

92

Fontaine

EXTRAIT
DE
SPHINX VOL. X

1906

Bibliothèque Maison de l'Orient



135724

Recherches sur les cultes d'He- liopolis.

I. Les temples funéraires de la Cinquième Dynastie.

F. W. VON BISSING. *Das Re-Heiligtum des Königs Ne-Woser-Re* (RATHURÈS). Band I. *Der Bau* von LUDWIG BORCHARDT. Berlin, Duncker 1905, g^d in 4^o 90 p., 62 fig. et VI pl.

Dès la publication des premiers *Mastabas* de la région memphite, on put remarquer, au milieu des titulatures sacerdotales, l'énoncé d'un certain nombre de prêtrises qui semblaient se rattacher à un culte spécial. Le déterminatif pictographique gravé à la suite de leur intitulé, et qui figurait le temple dont elles dépendaient, différait à première vue du répertoire ordinaire des signes par lesquels l'écriture égyptienne reproduit les monuments religieux, temples, chapelles ou tombeaux. L'édifice représenté affectait quelquefois simplement la forme d'un trapèze, et était de profil assez semblable, en somme, à celui d'un *mastaba* ordinaire ; ou bien, sur cette sorte de socle, on voyait s'élever un obélisque plus ou moins trapu, ; enfin, en certaines inscriptions, un disque solaire posait sur le pyramidion. 

Pendant longtemps, on ne put trouver qu'un assez petit nombre de figures de ce genre dans les grands répertoires égypt-

tologiques. Les *Denkmäler* eux-mêmes n'en contenaient que quelques uns,¹ dont les *Resultate* de Dümichen renforcèrent à peine la courte liste.² Il n'en pouvait guère être autrement. Pas plus, en effet, que les savants de la Description, ou que ceux des missions Champollion-Rosellini, ni que Perring, Lepsius n'avait pu porter ses recherches sur les nécropoles où dormaient la plupart des titulaires de ces sacerdoces. Dès que Mariette attaqua enfin l'exploration des plateaux de Saqqarah, on vit se multiplier rapidement la figuration de ces singuliers édifices, dont la silhouette tenait à la fois de l'obélisque et de la Pyramide. Il fallut cependant bien des années encore, avant d'en pouvoir dresser un inventaire, sinon complet, au moins suffisamment nourri de documents. On sait la façon dont Mariette, toute sa vie durant, différa la publication des tombes memphites qu'il déblayait par centaines; comment, de lui directement, on n'eut jamais que de brèves notes parues dans les Revues, les itinéraires, ou les «Guides du visiteur», mais jamais la publication d'un seul mastaba; pas même le célèbre tombeau de Ti.³ Seuls purent connaître les inscriptions ceux qui eurent la fortune d'un voyage en Egypte. Rougé fut du nombre.⁴ Les monuments étranges ne pouvaient échapper à son attention; il les signala, pour la première fois à ma connaissance, dans son célèbre mémoire de 1865 sur les «Six premières Dynasties». Le tombeau de Phtah-Shopsisou, alors récemment découvert, fut le point de départ de ses remarques. Il n'est pas superflu de reproduire ici le passage, qui constitue la plus ancienne mention expresse de ces monuments, dont on commence à peine au-

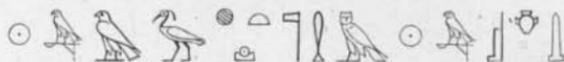
¹ LEPSIUS, *Denkmäler* II 41, 44 a, 59 a, 97 a, 100 c.

² DÜMICHEN, *Resultate*, 1-3 et 6. Voir aussi PERRING, *Atlas*, IV et VI.

³ On sait que cette «merveille de l'art memphite», pour reprendre les termes de ROUGÉ, n'est pas encore publiée à l'heure qu'il est. Elle est annoncée comme en préparation, depuis plus de dix ans, par l'Institut Français d'Archéologie Orientale au Caire.

⁴ Un certain nombre de textes provenant de mastabas inédits, et se référant à ces monuments, furent réunis plus tard dans les *Inscriptions hiéroglyphiques* (1877-1879), 59, 60, 67, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 91, 101, 301.

jourd'hui à soupçonner la valeur; »Les titres qui se rapportent au culte du Soleil sont particulièrement importants; ils nous aideront à définir des mentions très curieuses, qui ne semblent pas avoir été remarquées jusqu'ici, quoiqu'elles se rencontrent fréquemment dans les tombeaux de la IV^e et de la V^e Dynastie:



c'est-à-dire: Prophète de Ra-Harmakhis, dans (une localité nommée) *Ra-as-het* (place du cœur de Ra)», et *déterminée par un obélisque posé sur une pyramide tronquée*. Trois sacerdoce semblables étaient dévolus à Phah-ases. Les deux

autres monuments sont nommés:  *Ra-sep* et 

 *Ra-šepu-het*. Ces trois titres sont souvent réunis; ils désignent certainement des monuments consacrés au soleil, et dont les inscriptions, si finement gravées à cette époque, nous donnent un profil exact.»¹

Il revint à plusieurs reprises, en son mémoire, sur l'aspect caractéristique de ces sanctuaires solaires.² Chose étrange, il omit de joindre aux exemples qu'il citait ceux, décisifs, qu'aurait pu lui fournir la Pierre de Palerme, dont il mentionna cependant fréquemment les renseignements; et on sait comment, fait encore plus étrange, la Pierre de Palerme elle-même fut complètement oubliée du monde savant, pour ne plus réapparaître que près de trente-cinq ans après.³ Mais

¹ ROUGÉ, *Recherches sur les Monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 289.

² *Ibid.* p. 296, à propos du mastaba de Knoum-hâtep »le monument qui sert de déterminatif est certainement l'endroit où Numhotep exerçait son sacerdoce. Le disque solaire y est figuré à la pointe d'un obélisque, qui repose lui-même sur une pyramide tronquée»; p. 298, mastaba de Nankhafit-ka, déjà publié par LEPSIUS, II-41; p. 301, mastaba de Khouithatpou-hirou; p. 310, mastaba de Ti.

³ Cf. ce qui est dit de la bibliographie de ce monument dans Breasted, *Ancient Records of Egypt* t. I p. 51; la notice passe sous silence le fait important que la Pierre de Palerme était connue de ROUGÉ dès 1865; elle maintient l'erreur commune à cet égard, en faisant de l'entrée du monument au Musée de Palerme (1877) le point de départ de son histoire, et du mémoire de Pellegrini (1895) la première mention de son contenu. NAVILLE, *Recueil*, t. XXV, *Pierre de Palerme* a fait remarquer avec raison qu'Amari, dès 1865, en avait envoyé un estampage à de ROUGÉ, qui avait cité le monument à plusieurs reprises.

de Rougé avait su dégager l'indispensable des quelques monuments qu'il avait vus en Egypte, et il avait formulé nettement, le premier, la thèse des temples solaires.

La question en resta là après de Rougé; il n'en pouvait être autrement, tant que Mariette s'obstinait à ne rien publier de ses fouilles à Saqqarah, et que personne ne pouvait le faire à sa place. On ne s'occupa guère, au reste, d'un point d'archéologie aussi secondaire en apparence. Mariette reprit, pour son compte, mais sans pousser plus avant, les remarques de Rougé, et les signala dans son *Itinéraire de la Haute Egypte*.¹ Meyer, en son *Histoire*, alla beaucoup plus loin.² Perrot arriva aussi près qu'il était possible de le faire alors de la définition exacte des monuments solaires.³ Ce fut la seule histoire de l'Art qui jugea que la question méritait d'être signalée. Les autres histoires, ou les traités d'archéologie, estimèrent que c'était là une trop petite particularité pour valoir qu'on s'y arrêtât. Deux au trois seulement, sur la trentaine qui parut entre 1860 et 1890, reproduisirent, en l'abrégeant à l'extrême, ce qu'en avait dit Mariette, d'après de Rougé. Et ce fut tout.⁴

Il fallait, pour aller plus avant, une publication d'une partie au moins des stèles exhumées par Mariette à Saqqarah. Dès que fut parue, en 1889, la série des notes de Mariette sur les *mastabas*, réunie par les soins de Maspero, les figures des temples solaires apparurent si nombreuses, et entourées de tant d'indications complémentaires, que le travail devint pos-

¹ P. 34. Il confondit les monuments de ce type avec une variété de la pyramide, et voulut voir dans le *Mastabat-el-Firoûn*, ainsi que dans un grand mastaba privé, bâti au Sud des Pyramides de Gizéh, les débris de cette classe de monuments. Ses fouilles hâtives de Riqqah (voir plus bas) lui suggérèrent un instant un rapprochement, dont il n'entrevit pas la valeur, et il joignit les observations qu'il en tira à l'appui de ce qu'il disait du *Mastabat-el-Firoûn*.

² MEYER, *Geschichte Ägyptens*, p. 71, 91. Voir plus bas p. 167.

³ PERROT-CHIEZ, *Histoire de l'Art*, t. 1, p. 614.

⁴ On peut ajouter à cette rapide revue bibliographique SCHIAPARELLI, *Il significato simbolico delle piramide egiziano*, dans les *Lincei* de 1884, mais qui traite la question en se plaçant à un point de vue tout différent, et DÜMICHEN, *Resultate*, Text, p. 1.

sible désormais. Le nombre atteignait dès ce moment la cinquantaine.¹ Dans la *Zeitschrift* de la même année, Sethe réunit la bibliographie du sujet, dressa les listes des monuments, les classa par tableaux. L'article qui résulta de ces recherches demeure encore aujourd'hui le travail qui fait autorité sur le sujet, et tous les résultats acquis depuis lors ont tendu à confirmer les conclusions de cette forte étude.² Le cadre des recherches était tracé, et un certain nombre de constatations définitivement acquises. Il résultait, en effet, des documents, ainsi groupés pour la première fois, que de Rougé avait vu juste autrefois; il ne s'agissait plus de pyramides, mais de temples proprement dits. Les listes des sacerdoces qui y étaient attachés révélaient l'organisation canonique des sanctuaires égyptiens: prophètes en premier et »à la suite», trésoriers, inspecteurs, *ouôbou*, scribes, etc.³ Des cultes secondaires d'Horus Harmakhis et d'Haïthor⁴ y étaient établis. En étudiant le contexte des passages qui s'y référaient, l'auteur arriva à reclasser, en ordre historique, quatre sur six de ces temples, à identifier leurs fondateurs, et à éliminer du même coup l'hypothèse de simples chapelles funéraires, attachées à des Pyramides. C'étaient, par ordre de date: Ousirkaf, Nofiririkarî, Ousirnirî et Menkaouharou.⁵ Les deux autres, encore douteux, appartenaient, en tous cas, à la

¹ Il dépasse soixante aujourd'hui, si l'on ajoute à la collection réunie dans la belle étude de Sethe les mentions de la Pierre de Palerme, et un certain nombre de monuments parues dans les différents recueils ou publications annuelles de l'égyptologie. Deux prétrises intéressantes ont été publiées par JAMES DENNIS, *New officials of the IVth to the VIth Dynasties* dans les P. S. B. A. t. XXVII (1905) p. 32 ff., mais il ne semble pas qu'on les ait remarquées. La façon trop conventionnelle dont les signes typographiques ont rendu les édifices de Râ m'empêchent, en l'absence d'un estampage, de les classer avec certitude dans les listes des sacerdoces attachés aux édifices solaires. L'un est Sar-Nofir, prêtre de Sahourî. Le second, Nofirkadou est prêtre de Râ dans un édifice figuré ; que je ne puis identifier sous

cette forme () Voir enfin BISSING, *Denkm. Æ. Sculptur* planche XVJI.

² SETHE, *Æ. Z.*, t. XXVII (1889). *Die Heilighümer des Ré im alten Reich*, p. III-117.

³ *Ibid.*, p. 114.

⁴ *Ibid.*, p. 116.

⁵ *Ibid.*, p. 117.

V^e Dynastie, et le premier très probablement à Sahourî. L'examen des stèles memphites tendait, de plus, à prouver qu'il n'y avait pas en de monuments de ce type ni avant Ousirkaf, ni après Menkaouharou. Enfin, le jeu des variantes graphiques montrait que le même temple solaire pouvait être figuré, tantôt simplement par la base trapézoïdale, tantôt par la base et l'obélisque, tantôt enfin par la base, l'obélisque et le disque solaire surmontant le tout.¹

Les mentions si précieuses de la Pierre de Palerme sont venues, dix ans plus tard, donner à Sethe la satisfaction méritée de confirmer toutes ces propositions. Elles ont cité expressément, avec leurs mêmes noms, *Sep Ri* et *Isit âb-ri*, les temples solaires d'Ousirkaf et de Nofiririkari; elles ont identifié avec certitude le *Sokhit-Ri*, comme étant bien le temple élevé par Sahouri.² Elles ont donné l'année du règne où ces édifices furent consacrés,³ énuméré les cultes secondaires d'Hathor et d'Harmakhis attachés au culte principal de Râ, et les donations faites par les rois constructeurs de ces sanctuaires.⁴

Si, depuis l'étude de Sethe, on pouvait se faire une idée satisfaisante des édifices solaires⁵ dont parlaient les vieux textes égyptiens, il ne semblait guère probable, en revanche, qu'il dût en subsister encore quelque chose, sinon peut être d'informes débris. Et où pouvaient-ils se trouver?

¹ *Ibid.*, p. III.

² Cf. NAVILLE, *Recueil*, t. XXV (1903), La Pierre de Palerme et Breasted, *Ancient Records of Egypt* (1906), t. I, p. 68, n° 156, 1, et p. 71, n° 166, 3. On sait que les mentions de la Pierre de Palerme s'arrêtent malheureusement au règne d'Ousir-niri. Bien entendu, je ne donne les lectures de ces noms que d'après celles communément adoptées, et pour plus de clarté. Je me réserve d'y revenir ultérieurement, en particulier pour la lecture hypothétique *Sep Ri* que je crois pouvoir établir avoir eu réellement la prononciation *Shonoui-Ri*, les deux enceintes ou les deux circuits de Râ, désinence de géographie mystique du même type que le *Sokhit*, le *Khouit* et probablement le *Hotpou* des autres temples solaires.

³ Ousirkaf, an V du règne, Sahouri, an V, Nofiririkari, an IX.

⁴ BREASTED, *loc. cit.*, p. 68 n° 156 1-3, n° 159, 7 et 8, n° 166, 3. Je traiterai à part, comme il convient, la fondation de la grande barque du Soleil et les donations à la double Madit-Somtkit.

⁵ Cf. BUDGE, *Gods of the Egyptians*, t. I, p. 330.

On les supposait sur la partie occidentale de la vallée, mais cette hypothèse résultait moins de ce que l'on connaissait de leur caractère (puisque l'on ne savait rien de précis sur leur destination) que du fait qu'on les avait confondus jadis avec des tombes royales. Ou bien, on se fondait sur de vagues ressemblances matérielles, et l'on croyait voir les restes d'un de ces temples dans le Mastabat-el-Firoun. Ce fut l'opinion qui prévalut généralement, sur la destination de ce monument, au temps de Mariette et de Rougé.¹ On songeait aussi quelquefois à cette pyramide écroulée qui était à Riqqéh, dans le voisinage d'Abousir. L'emplacement était de ceux qui avaient été visités et relevés dès la première heure. Les Savants de l'Expédition d'Egypte l'avaient marquée comme l'« emplacement d'une pyramide toute ruinée ». Perring, qui la visita en 1838, en avait donné des croquis et une description plus minutieuse; il retrouva même un fragment de dédicace, qui contenait le nom de l'édifice. C'était celui que l'on devait établir plus tard, avec certitude, être justement celui du temple solaire d'Ousirniri. La découverte venait trop tôt, et

¹ MARIETTE, *Itinéraire de la Haute Egypte*, t. 1, p. 34, et ROUGÉ, *Six premières dynasties*, p. 34. Sur l'aspect actuel de ce monument, cf. LEPSIUS *Denkm.*, I, 37. On admet souvent (PETRIE, *History of Egypt*, t. 1, p. 83, etc.) mais sans preuve décisive, que le Mastabat-el-Firoun est le tombeau de l'Ati (Othoès) de la VI^e Dynastie, et on trouvera les arguments résumés de cette thèse dans MASPERO (*Histoire*, t. 1, p. 415 note 6) qui reconnaît arriver à ce résultat plutôt par élimination que par démonstration directe. Le plan des couloirs internes, reproduits dans l'*Egypte* de Benedite, p. 357, semblerait montrer qu'il s'agit en tous cas d'une sépulture conçue à l'intérieur sur le modèle des tombes royales, sans pourtant que cette destination explique d'une façon satisfaisante les formes exceptionnelles de l'extérieur du monument. L'hypothèse d'un tombeau divin, ou d'un tombeau de vieux roi, refait à l'époque memphite, n'est pour le moment qu'une explication plus ou moins ingénieuse, mais rien de plus. L'attribution de l'édifice à Ati a contre elle, comme objection sérieuse, les graffiti d'Api et de Phtahnikaou au Hammamat, (LEPSIUS, *Denkm.*, II, 115 ff.) relatifs aux matériaux de la Pyramide *Blou* du Roi Ati. Non

seulement le profil ordinaire des Pyramides accompagne le nom 

(cf. ROUGÉ, *Mon. Six premières Dynasties* p. 360), mais la mention même de matériaux pris aux carrières du Hammamat suppose le jeu accessoire d'une pyramide classique. La curieuse légende arabe recueillie par Melton en 1681, sur le nôle du Mastabat-el-Firoun est peut être un écho loctain de la destination réelle de l'édifice (*Zee-en-Land-Reisen*, p. 54), et mérite en tous cas d'être citée au moins à titre de curiosité. Le point certain est que l'édifice date au plus tôt d'Ounas, au plus tard d'un de ses successeurs très proches.

la valeur décisive de ce morceau de texte passa inaperçue. Ceux qui vinrent aussitôt après ne semblent pas y avoir pris garde. Pas plus que Perring lui-même, ils ne songèrent à en tirer les conclusions nécessaires. L'expédition de Lepsius (1842 ff.) se borna à rectifier et à compléter les plans des prédécesseurs, mais sans y voir autre chose qu'une pyramide. Plus de trente ans après, Mariette y exécuta quelques sondages, dont il ne publia jamais les résultats, et qui, très hâtivement exécutés, ne donnèrent rien de décisif. Il n'en subsista en son esprit que ce rapprochement vague, dont j'ai parlé, entre les restes de cet édifice et ceux que les inscriptions des mastabas figuraient surmontés d'un obélisque; il en parla à plusieurs reprises, mais sans jamais tirer la question au clair. Pour lui, c'était, en tous les cas, une variété de Pyramide, et non un temple.¹ Meyer entrevit le premier que la soi-disant Pyramide de Riqqah pourrait bien n'être autre chose qu'un des temples solaires dont avait parlé de Rougé.² Mais une fois de plus les choses en restèrent là. Il y eut mieux. Villiers Stuart en 1882, poussa les recherches plus loin, découvrit une série de bassins d'albâtre au pied des ruines de l'édifice central, trouva à moitié l'autel, depuis célèbre à juste titre, arriva aux murs de la chapelle, sans qu'il songeat, pas plus que ses devanciers, à se demander si le tout était autre chose qu'une pyramide.³ On a peine à s'imaginer aujourd'hui que tous ces faits réunis n'aient pas mis plus vite sur la voie et qu'ils aient passé, en ce temps là, généralement inaperçus. Les ruines de Riqqah continuèrent donc à figurer dans tous les ouvrages comme les restes d'une pyramide. Vainement, entre temps, la théorie des temples solaires et la série de leurs noms avaient-elles été

¹ *Itinéraire de la Haute Egypte*, p. 34 etc.

² MEYER, *Geschichte*, p. 91.

³ Le récit des recherches de Villiers Stuart a été fort clairement exposé, avec des documents peu connus à l'appui, dans le t. I, rédigé par BORCHARDT, du *Reheligtum* de BISSING, p. 4.

dégagées par Sethe. Vainement les indices sur la destination réelle du monument venaient-ils tous converger vers la vraie solution. Vainement encore établissait-on, peu à peu, les emplacements des Pyramides de la V^e Dynastie à Abousir, identifiait-on en particulier celle d'Ousirniri; en sorte que si son nom se retrouvait encore à Riqqah, il ne pouvait plus s'agir, cette fois-là, de sa sépulture, puisqu'il en était déjà pourvu d'une par ailleurs. Sethe lui-même, qui avait réuni et mis en valeur toutes les données, se laissait arrêter par des difficultés de détail et hésitait sur la bonne voie.¹ Les Histoires d'Égypte, celles au moins qui se préoccupaient du problème, inclinaient à y voir une seconde pyramide du même Ousirniri, et évoquaient à l'appui les exemples de Pharaons s'étant édifié deux sépultures;² aucune ne cessa de faire figurer sur la liste des Pyramides l'amas des ruines de Riqqah en Abousir². S'il en était parfois question dans les articles ou les ouvrages d'archéologie, on admettait, à la rigueur, que les Égyptiens avaient parfois usé de pyramides à profils successifs, tels que ceux que l'on voyait encore à Dahshour, par exemple, et que l'édifice de Riqqah pouvait bien avoir été un de ceux-là.³

Cependant les évidences allaient bientôt s'accroître. En 1897, les marchands d'antiquités du Caire mettaient en vente de beaux fragments de bas reliefs sur calcaire, évidemment d'époque memphite, et qui ne pouvaient provenir que d'un temple. Le fait, à lui seul, était déjà singulièrement important, si l'on songe à ce que l'on possédait à cette date,

¹ SETHE, *loc. cit.*, p. 113.

² Voir en particulier ce qui est dit à propos de ce monument par PETRIE, en son *History of Egypt*, t. 1 p. 77. (Ed. 1895), qui reconnaît cependant très nettement que la sépulture réelle d'Ousirniri est à Abousir et non à Riqqah. La carte de l'*Histoire* de MASPERO, t. 1, p. 385 porte aussi la «Pyramide» de Riqqah. L'*History of Egypt* de BUDGE (1902) t. 11, p. 72 note 2 continue à ne pas tenir compte des fouilles de 1899—1901 exécutées par BISSING. Cette omission a été réparée et le vrai caractère du monument restitué dans son *Handbook for Egypt and the Sudân* de 1905 (p. 454).

³ Cf. PETRIE, *History of Egypt*, t. 1, p. 77 et pour ces pyramides à silhouette brisée les séries données dans les planches de la *Description*, Ant. V, pl. 72.

en fait d'édifices religieux de l'Ancien Empire: des chapelles funéraires de Pyramides, à Gizèh et à Medùm, la chapelle de Kasr-es-Sara, le fameux temple du Sphinx, les débris relevés par Naville à Bubastis, tous sans décoration aucune; et les fragments de bas-reliefs, les seuls authentiques que l'on eût de cette époque, que Petrie, l'année d'avant, avait exhumés à Coptos.¹ Les morceaux que l'on proposait aux acheteurs avaient donc *a priori* une importance archéologique dont le Musée de Berlin se rendit compte aussitôt, et les bas-reliefs émigrèrent en Allemagne.² Mais leur valeur historique et religieuse était plus considérable encore, car l'un d'eux, au moins, figurait le Roi Ousirniri, dans l'attirail rituel des fêtes »jubilaires», et d'autres reproduisaient les épisodes caractéristiques du *hab-sadou*, tels qu'on les connaissait par toutes les scènes des monuments thébains.³ À négliger les dires des marchands d'antiquités, de pareilles indications ne pouvaient guère laisser de doutes sur la provenance de ces bas-reliefs, quand on tenait compte de tout ce qu'enseignaient, par ailleurs, les particularités relevées sur place à Riqqah. La mine des bas-reliefs, le temple solaire d'Ousirniri et la prétendue pyramide de ce Pharaon ne faisaient qu'un. Le Prof. Dörpfeld vint inspecter minutieusement l'emplacement en Février 1898, et rédigea sans plus tarder son rapport. Les fouilles furent décidées, et la généreuse initiative de Bis-sing en assura l'exécution.

Elles débutèrent à la fin d'Octobre de cette même année

¹ PETRIE, Coptos 1896, pl V, et texte p. 4, nos 7 et 8, bas-reliefs de Papi II.

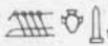
² Cf. ERMAN, *Verzeichnis* du Musée de Berlin (Ed. 1899) p. 42—43, nos 14089 à 14094, et les *Inschriften* du même Musée, p. 5 à 8. Ils ont été reproduits dans les articles que Schäfer a consacrés aux fouilles de Riqqah-Abousir dans l'*Æ. Z. t.* XXXVIII p. 4 et pl. I; et t. XXXIV, p. 97 et pl. V.

³ Notamment celles du *Festival Hall* d'Osorkon publié par NAVILLE. Cf. ERMAN, *Verzeichnis*, p. 259, nos 10837 et 10838. Les monuments thinites, découverts en même temps, ou un peu plus tard, par QUIBELL à Hieraconpolis, et par PETRIE à Abydos ont prouvé l'unité archéologique de toutes les scènes de *hab-sadou*, depuis les premières dynasties connues jusqu'à la fin de l'histoire égyptienne, et les rapprochements ont été signalés, dès le début, par G. FOU-CART, Sphinx, t. V, p. 102, *La plus vieille Egypte*, II, *Les fêtes du heb-sadou*.

1898, pour se continuer jusque dans le courant d'avril 1901. De l'importance matérielle du déblaiement exécuté pendant ces trois hivers de travail, il est aisé de juger quand on compare les fig. 1 et 62 du volume qui vient de paraître, et qui en décrit tout au long la physionomie. La première est la photographie du site avant le premier coup de pioche, la seconde nous montre le monument au dernier jour de la troisième campagne. Quant à l'importance scientifique, elle ressort non moins nettement de ce même premier volume, dû à la plume de Borchardt, et consacré uniquement à l'étude de la construction proprement dite; et l'on s'explique assez, après l'avoir lu, qu'il ait fallu plus de quatre ans pour classer, commenter et publier d'aussi nombreux matériaux.

Ce que nous avons appris, au jour le jour, de la marche des travaux le laissa deviner, au reste, dès les premières semaines. Les recherches, dès leur début, avaient en effet justifié le diagnostic porté, au printemps d'avant, sur la valeur de la pseudo-pyramide; et chaque mois de fouilles qui vint ensuite compléter, pour sa part, la démonstration. Dès la fin de 1898, on avait dégagé les bassins d'albâtre et leur pourtour, retrouvé et déblayé le magnifique autel du centre de la cour. On allait aborder les magasins du temple, quand il me fallut quitter l'Égypte, pour reprendre en Europe mes fonctions universitaires; et je déplorai le contre-temps qui m'empêchait d'assister à la suite de découvertes qui s'annonçaient de telle façon. Depuis lors, nous n'avons eu, pour les suivre de loin, que les descriptions, toujours forcément trop brèves, qu'en donnaient, tantôt le compte rendu annuel des fouilleurs dans la *Zeitschrift* de Berlin, tantôt les excellents résumés de Griffith dans ses *Annual Reports* de l'*Egypt Exploration Fund*.¹

¹ *Æ. Z.*, t. XXXVII (1899), p. 4, par de Bissing et Schäfer; t. XXXVIII (1900), p. 94, par Borchardt et Schäfer; t. XXXIX (1901), p. 91, par les mêmes. — E. E. F. *Annual Reports*, 1898—1899, p. 25; 1899—1900, p. 3; 1900—1901, p. 28; 1901—1902, p. 11. Borchardt et Schäfer ont en outre publié plusieurs notices, par ex. *Mitth. d. D. Orientgesellschaft*. 1902. N° 14 et 18; 1903, nos 18—24 où sont réunis les résultats du dé-

A la fin du premier hiver, le plan général du monument et de ses abords immédiats pouvait déjà être reconstitués et l'enceinte délimitée; les nombreux fragments de bas-reliefs figurant la fête de *hab sadou* d'Ousirniri ne laissent plus subsister de doute. On tenait enfin l'un des singuliers monuments que la V^e Dynastie semblait avoir si particulièrement affectionnés; et c'était bien ce Shap-ab-Rî , à la silhouette caractéristique, qu'on voyait dessiné sur les murs de près d'une dizaine de tombes memphites, dont les propriétaires avaient jadis tenu des charges sacerdotales ou administratives attachées à l'édifice.¹ Le noyau central, encore enfoui, correspondait déjà nettement au grand trapèze que figurent les signes hiéroglyphiques. Rien de plus curieux, à ce point de vue, que de comparer, année par année, dans la Zeitschrift, les petits plans successifs, où les lignes de l'édifice, au fur et à mesure du déblaiement, se précisent, se dégagent du sol et se compliquent de détails secondaires.

Il serait hors de propos de retracer ici même l'historique des trois campagnes de ce déblaiement, et je n'en dirai ici que ce qui peut intéresser la suite de ces «Recherches». La seconde année amena la découverte d'environ 1300 pierres avec figures en reliefs ou inscriptions. Bien entendu, le plus grand nombre se réduisaient à de simples fragments, quelquefois à un signe d'écriture ou à un morceau de figure. Tout

blaient de la Pyramide et de ses abords, et non plus du Temple Solaire seulement. Voir aussi le remarquable article de Wiedemann dans l'*Umschau* du 20 et 27 juin 1903.

¹ J'en donnerai dès à présent la liste, telle que je la connais, pour n'avoir plus à y revenir. Trois «prophètes» ordinaires: Ka-m-Nofrit (= Mastabas, D. 23, p. 243); Hapi Douaït (= *ibid.*, D. 59, p. 259); Sabou (= *ibid.*, E. I, p. 340); un «prophète en second» Nakhiti-Hirou-s (= Mastabas, D. 67, p. 327); un «maître des secrets» Khouit-hâtep-Hirou (= Mastabas, D. 60, p. 320 et Rougé — *Six Dynasties*, p. 301); un «inspecteur» (Ti = Rougé *Six Dynasties* p. 116; Dumichen Resultate I, 3; — Couloir-Entrée-Paroi Est; d'après mes notes personnelles, pour la mention du temple d'Ousirniri et des fonctions d'inspecteur à ce monument); un inspecteur de la chapelle pure, *pi-ouabit* et de la «maison des rations» *Sit. Dzefaou*; un «pur» *ouâbou* (Table d'offrande de Phtah-mâ-khroou. Musée de Berlin N° 1159; cf. *Inschriften*, p. 55). On verra plus tard combien cette liste est instructive, tant par les qualités des personnages qui détiennent ces charges que par les autres emplois qu'ils détiennent en même temps.

compte fait, il n'en restait pas moins, cependant, une quarantaine de blocs sculptés pouvant passer, au point de vue archéologique, comme autant de «monuments». Les uns reproduisaient de nouveaux détails de la fête de *hab-sadou*; d'autres figuraient les «Saisons» personnifiées ou les nômes de l'Égypte: théories de personnages du plus haut intérêt pour la géographie politique de la période memphite. On verra, par la suite, que leur intérêt religieux est au moins aussi considérable. Cependant, le plateau de Riqqah se déblayait régulièrement, la ligne des chambres se reconstituait le long de l'enceinte, le tracé rectangulaire du monument central était dégagé, et la seconde année voyait réapparaître la chapelle méridionale en son entier. Les quelques extraits qui parurent, ou furent décrits alors, du total des sculptures retrouvées, suscitèrent à bon droit une légitime curiosité. Groupés avec les figures de l'âge thinite et celles des périodes classiques, ils reconstituaient en sa plénitude la série archéologique et religieuse à travers toute l'histoire d'Égypte. Lorsqu'ils paraîtront, reproduits au complet cette fois, on verra se dégager en sa merveilleuse unité, l'histoire du rituel et de la décoration des édifices religieux, des plus anciens temples connus au monde à ceux que conçurent les architectes des Ptolémées. L'anneau de la longue chaîne qui fut retrouvé à Abousir fut certainement le plus indispensable de tous, puisqu'il était fait de la civilisation memphite. Et il y aura dans les thèmes et dans les répertoires des divinités des documents dont on ne saurait, dès aujourd'hui, dire assez le prix. Des débris de colonnes, de statues, de chéneaux à tête de lion montrèrent que l'histoire de l'architecture et de la sculpture auraient aussi leur part dans les nouveaux monuments rendus à la science. Mais le troisième et dernier hiver donna mieux encore, quand les chercheurs purent enfin retrouver la structure interne du fameux édifice solaire, avec ses couloirs, ses escaliers; quand ils eurent restitué le plan définitif du plateau

entier, de ses abords, de ses murs de soutènement, et qu'étant descendus vers la plaine, ils mirent à jour l'avenue qui menait au temple, le propylône qui lui servait d'entrée, et qu'un peu plus loin enfin, vers le sud, ils mirent à jour l'extraordinaire construction de la «barque solaire». Le temple de Riqqah en Abousir¹ était rendu à la science. Et que ce temple soit justement un des édifices qui étaient indispensables pour reconstituer la vieille religion memphite, et par derrière elle, celle qui est antérieure à l'histoire, c'est là une bonne fortune trop rare en égyptologie. L'on ne saurait savoir assez de gré à ceux qui ont conçu, puis réalisé le dessein de retrouver un tel monument. Il faut aussi leur savoir un gré infini d'avoir pris la peine de le publier, et de le publier comme ils l'ont fait. Le mérite est plus grand encore à une époque où l'habitude s'accroît de se contenter de faire des fouilles dont les résultats ne sont jamais livrés, sinon sous forme de notices ou de communications de quelques lignes, rédigées à la clôture de la campagne. L'année suivante est consacrée à de nouvelles recherches sur un autre point, dont les résultats sont annoncés de la même façon, si bien que le public doit se contenter, définitivement, de la certitude qu'il y a quelque part au Musée du Caire, ou en Egypte, des monuments très curieux. Et comme il est infiniment plus facile de faire des fouilles que d'en tirer un travail de composition scientifique, cette manière de faire menace de se généraliser de plus en

¹ Pour ne pas compliquer les références, l'édifice sera désormais désigné, dans la suite de cette étude, sous le nom d'Abousir, qu'ont préféré les auteurs de la grande publication du *Rè-Helligtum*. Cette dénomination aura néanmoins des inconvénients croissant, et des confusions presque inévitables risquent de se produire avec les monuments provenant d'Abousir même. Ainsi, les fouilles entreprises à la chapelle funéraire de Nofiririkari ont donné quantité de bas reliefs et de pièces d'architecture, qui seront bientôt publiées, et qu'il importera de distinguer, par une étiquette archéologique suffisamment différente, des monuments d'Ousirniri. Ces confusions de désinences se sont déjà produites, au reste. ERMAN et SPIEGELBERG ayant préféré désigner le temple sous le nom d'*Abu-gorab*, du nom d'un hameau arabe voisin (*Ægyptische Religion*, p. 45 et *Ægyptische Kunst*, p. 13). Et comme il est question, en même temps, dans le second de ces auteurs, du *Totentempel des Ne-user-Re in Abousir* pour désigner la chapelle funéraire de la Pyramide, on voit combien il serait désirable que l'on adoptât, sans plus tarder, une terminologie définitive.

plus, au grand décriement des égyptologues qui ne peuvent aller contrôler sur place.

Il n'y a pas encore eu, que je sache, de travail consacré au temple d'Abousir, en entendant par ce mot de travail une thèse ou une discussion d'ordre historique ou religieux. Le monument est d'aspect si particulier, et son dispositif est si nouveau, qu'on ne pouvait guère, sans imprudence, hasarder une théorie sur les abrégés fragmentaires mis jusqu'ici à notre disposition. L'inventaire exact des documents et le plan de détail des lieux étaient deux conditions préalables de toute nécessité. MM. de Bissing et Borchardt ont donc été au plus pressé dans le premier des deux volumes aujourd'hui édité, et c'est l'exposé fidèle des travaux exécutés, les plans d'architecte du temple et de ses abords, la description, partie par partie, de l'édifice et de ses annexes. Le tout muni à profusion de toutes les références nécessaires pour l'étude à distance, plans, coupes, élévations, restaurations, « directs » des monuments en leur état actuel. Et ici non plus, le mérite n'est pas commun d'avoir su comprendre les besoins de ceux qui veulent analyser, d'Europe, les résultats d'un travail de fouilles. Obligé par carrière à voir à peu près tout ce qui se publie dans l'année sur les travaux exécutés en Egypte, j'ai eu trop d'occasion de constater combien il est rare que ces besoins soient bien compris. Celui qui a trouvé le monument, qui l'a vu, qui souvent le voit encore, au moment où il publie, sait rarement se rendre compte de ce qui pourra en tenir lieu pour le lecteur qui, lui, ne l'aura encore jamais eu sous les yeux. Il s'efforcera de tout donner du nécessaire; il omettra justement un ou deux des documents indispensables pour la sécurité scientifique d'un système ou d'une démonstration à suivre de loin. Les comptes rendus diront sans doute, comme il convient, comment et pour quelles raisons précises le volume du *Rè-Heiligtum* peut être présenté comme un modèle de publication sous ce rapport. Ils parleront, comme il

serait hors de propos de le faire ici, de la perfection de la partie matérielle de la tâche, index et références, bibliographie et illustrations. Si je n'ai pas cru inutile, au début de ces »Recherches» de signaler aux lecteurs la perfection de cet outillage scientifique, c'est que nous avons à nous plaindre à tout moment de négligences de ce côté encore. C'est aussi que personnellement je lui dois beaucoup; puisque c'est grâce à elle que j'ai pu me livrer à un examen approfondi de la question. Déjà, et malgré l'absence provisoire des bas reliefs, on entrevoit à Abousir la première réponse à bien des problèmes restés jusqu'ici insolubles dans l'histoire de la religion égyptienne. Pour plus de sûreté, au reste, je m'en tiendrai d'une façon générale, à ce qu'enseigne directement la partie »construction» du monument, le plan et les élévations des édifices, ou les débris déjà publiés, soit de la sculpture, soit des reliefs. Tout compte fait, et telle que peut être l'état de la question avec des ressources dont nous disposons pour l'instant, on peut, sans craindre d'exagérer, soutenir que le temple solaire d'Abousir appartient à la demi douzaine d'édifices dont la série nous donnerait l'intelligence totale de la religion égyptienne. Que nous ayons pu en avoir un est une chance sur laquelle il semblait impossible de compter, tant il semblait chimérique, il y a seulement dix ans, d'espérer jamais retrouver le moindre vestige d'aucun d'eux. Les détails et les quelques figures, qui ont paru, en cours de fouilles, ont permis des appréciations provisoires et sommaires sur le caractère général du monument. Est-il une copie du fameux *Hât-Banbonou* d'Héliopolis, comme on tend généralement à le croire?¹ est-il plutôt, comme j'incline à le pen-

¹ Voir à ce sujet, outre les articles, déjà cités, parus dans la *Zeitschrift*, ce qui a été dit par ERMAN, *Die Ägypt. Religion* (1905), p. 45 et sur les cultes héliopolitains de l'obélisque BISSING, *Recueil* XXIV, p. 167 ff., dont les conclusions seront examinées ultérieurement. La thèse résumée de SPIEGELBERG, *Geschichte der Äg. Kunst* (1903), p. 13, sur la comparaison du sanctuaire memphite et celui d'époque thébaine est trop absolue.

ser — et comme je tenterai de le démontrer plus tard — une réduction, un abrégé de l'ensemble des sanctuaires et de la géographie religieuse du nome héliopolitain? D'une façon comme d'une autre, un fait capital est acquis: la possession d'un édifice inspiré des constructions sacrées d'une ville qui est, à cette époque, la première cité politique et religieuse et qui, au moins au point de vue religieux seul, tient ce rang en Egypte depuis des siècles, sinon depuis des millénaires. La comparaison des vestiges matériels avec le *corpus* des textes égyptiens ne peut donc manquer cette fois de donner des résultats, et c'est la méthode qui sera suivie ici-même de préférence à toutes.

Un plan, le plus sommaire possible, s'impose avant de discuter le monument. J'aurais désiré m'en dispenser. Mais l'édifice d'Abousir diffère tellement de toutes les constructions religieuses connues jusqu'ici qu'il n'est guère possible de discuter sur ses éléments, comme on pourrait le faire à propos du temple conçu sur le modèle classique. Il reste jusqu'à nouvel ordre unique de son espèce. Depuis huit ans, on a bien ramené à la lumière un certain nombre de chapelles memphites, à Abou Roash,¹ à Licht,² à Saqqarah,³ à Abousir,⁴ par exemple, mais ce ne sont que des dépendances de Pyramides, et non des édifices autonomes.

¹ Voir provisoirement à ce sujet les notices de CHASSINAT dans le *Rapport annuel* de GRIFFITH pour l'*Egypt Exploration Fund*, années 1900—1901, p. 15 et 1901—1902, p. 12.

² GAUTIER-JEQUIER — *Mémoire sur les fouilles de Licht* dans les *Mémoires de l'Inst. Fr. d'Archéol. Orientale*, t. VI (1902), p. 17—26.

³ Sur les fouilles autour de la Pyramide d'Ounas, cf. MASPERO, dans le journal le *Temps* des 4 et 5 janvier 1900, et MASPERO-BARSANTI, *Annales*, t. I, 149, t. II, p. 244 et t. V, 60. Le passage relatif aux bas reliefs de la chapelle funéraire dans *Annales*, t. II, p. 253—255, par BARSANTI. Les fragments, presque tous brisés menu, appartiennent en majorité à la fête du *hab-sadou* d'Ounas, et sont un nouvel et précieux argument en faveur de la loi de transposition au tombeau des scènes canoniques du temple ordinaire. Ils sont aujourd'hui au Musée du Caire. Il n'en existe pas de publication illustrée, à ma connaissance.

⁴ Cf. les notices provisoires des *Rapports annuels* de GRIFFITH déjà cités, et l'article de SCHÄFER dans l'*Æ. Z.*, t. XXXVIII, p. 101, ainsi que le *Rapport annuel* de l'année 1903—1904, p. 57; BORCHARDT, *Mitth. d. Deut. Orient. Gesellsch.* 1902. n^o 14 et 1903, n^o 24; et WIEDEMANN *Umschau* 20 et 27 juin 1903.

D'autre part, dans la vallée du Nil elle-même, on ne peut s'attendre à trouver que des arrasements, des substructions, ou des débris de matériaux mêlés aux dix reconstructions qui se sont superposées au courant de l'histoire;¹ tel a été le cas, par exemple, pour le sanctuaire du Ouapouaitou d'Abydos.² Pour avoir chance de retrouver les lignes et les restes d'un temple memphite, il faut la réunion des circonstances exceptionnelles qui se sont rencontrées à Riqqah d'Abousir, emplacement déjà hors de l'atteinte des eaux du Nil et abandonné dès la période memphite. C'est assez dire que les chances sont petites. Il existe encore probablement — et dans le voisinage, à ce que je crois — d'autres édifices du même type. Mais ils sont encore à découvrir; et qui sait ce qu'il en subsiste? Plusieurs faits significatifs que j'ai pu réunir sont arrivés à serrer d'assez près la question de la date de la grande destruction des chapelles et des temples funéraires de la région memphite et à me permettre de l'attribuer aux architectes contemporains de Ramsès II. Un fait significatif, à cet égard, est de retrouver dans l'édifice ramesside de Mit-Raïneh une statue d'Ousirnirî, mêlée au reste de la série memphite, en même temps qu'une partie des colonnes monolithes palmiformes³ de la chapelle pyramidale d'Ounas à Saqqarah.⁴ La série des statues des vieux rois memphites, retrouvées

¹ La liste de ce que l'on en connaissait, pour les différents temples d'Égypte, il y a neuf ans, a été donnée par G. FOUART. *Histoire de l'ordre lotiforme* (1897), p. 177. La suite, année par année, quand il y avait lieu, dans les *rapports annuels* de GRIFFITH. Pour *Hieraconpolis* en particulier, les deux volumes de QUIBELL dans *l'Egyptian Research Account*.

² PETRIE, *Abydos*, t. I, pl. LIV et t. II, pl. XVII—XXI.

³ Cf. DARESSY, *Annales*, t. III, p. 29, — pour les colonnes palmiformes de la chapelle d'Ounas — et pour la statue d'Ousirnirî, voir la planche X du *Musée Égyptien* cité plus bas (Granit 0,65); MASPERO, *Hist.*, t. I, p. 390 et PETRIE, *History*, t. I, p. 77.

⁴ Aujourd'hui au Musée du Caire, Salle B. Cf. MASPERO, *Musée du Caire* (1903), p. 19. Sur leur découverte, BARSANTI, *Annales*, t. II, p. 254. Une reproduction en est donnée par SPIEGELBERG, *Æg. Kunst*, p. 44. On les comparera avec intérêt aux colonnes d'autres types, trouvées, soit à Riqqah-Abousir, soit aux abords de la Pyramide de Nofiririkari à Abousir.

également à Mit Rainèh,¹ semble bien provenir d'un pillage définitif des matériaux de leurs chapelles, et ce qu'il subsistait de leurs images fut réuni alors dans un monument commun, ainsi que la chose se fit à Thèbes pour les épaves des statues des temples funéraires.² De l'édifice de Menkaouhorou

()³, provient, suivant toute apparence, la statue qui figure ce monarque³ en costume osirien du sacre, les insignes serrés sur sa poitrine. Ceci laisse à craindre que le temple lui-même n'ait vu, lui aussi, ses matériaux transportés à Memphis⁴ et que ce ne soit là le cas pour le reste.⁵

Toutes ces raisons m'obligent donc, pour être clair en la suite des raisonnements, à tracer à grands traits la silhouette d'un édifice unique de son espèce, et si malaisé que ce soit sans illustrations à l'appui, de donner idée de l'agencement général de ce temple. A défaut du bel ouvrage de MM. de Bissing et Borchardt, le lecteur pourra s'aider, pour une partie au moins de la description, soit sur les plans et croquis de la Zeitschrift⁶, soit sur une des petites vignettes des récents ouvrages de vulgarisation qui ont reproduit l'aspect général du sanctuaire.⁷

¹ Elles ont été signalées à plusieurs reprises dans les dernières publications archéologiques. La monographie la plus complète dans le *Musée Egyptien* de GRÉBAUT-MASPERO, pl. VIII—XII, et texte, p. 9—12 (1900).

² L'exposé complet de cet historique des temples funéraires et des avatars successifs de leurs statues royales sera présenté bientôt, j'espère, dans l'ouvrage que je termine sur l'histoire religieuse de la sculpture en Egypte. Il y eut à Memphis un procédé de classement des vieux rois très analogue à celui qu'a révélé, devant les pylones, le déblaiement du grand temple de Karnak.

³ Cf. le *Musée Egyptien*, pl. XI, et comparer cette figure avec celles des bas-reliefs figurant le Roi Ousirniri dans les fêtes du *hab-sadou* à Abousir. L'édifice d'Abousir contenait, presque certainement, des statues de ce type, aujourd'hui enfouies quelque part à Mitraïneh.

⁴ Cf. DARESSY, *art. cité*, p. 29, débris de la chapelle de Teti et p. 31 au n° 18. L'étude des morceaux de statues, de colonnes, etc., que j'ai pu faire en 1898 m'a persuadé qu'il y avait une longue liste de monuments de ce genre provenant de Saqqarah ou d'Abousir.

⁵ Ces raisons, jointes à celles relevées par MASPERO (*Musée Eg.*, p. 12), me paraissent écarter définitivement le système soutenu par BORCHARDT et tendant à attribuer une date très basse à toutes ces statues de Mit-Rainèh.

⁶ *Æ. Z.*, t. XXXVII—XXXVIII—XXXIX, aux articles cités précédemment.

⁷ Une petite image sommaire, donnant la vue du temple (massif central de l'obélisque, plate-forme et dépendance) a été reproduite dans l'*Æg. Kunst* de SPIEGELBERG (1903) déjà citée, mais sans le grand navire solaire édifié au Sud du temple. Le navire est figuré dans la même image, corrigée, de l'*Æg. Religion* d'ERMAN (1905).

A la lisière des sables, une sorte de propylée ou d'avant-corps s'échancre sur trois de ses faces de portiques à colonnes, et se coupe en croix, à l'intérieur, de deux passages à double coudure. Le principal, orienté d'Est en Ouest, débouche sur la face occidentale de la construction. Là, commence à ciel ouvert, entre deux murs, comme à la Pyramide de Licht, une voie d'allée qui file en pente assez vive vers un plateau rocheux, en escalade les soubassements édifiés de main d'homme, et aborde obliquement l'enceinte du temple proprement dit, sur le milieu de sa face orientale. Le rectangle délimité par l'enceinte mesure environ cent mètres sur quatre-vingt. Un second avant-corps ou pylone se détache en avant de la face est et se soude à l'avenue d'accès. La porte franchie, on se trouve dans une vaste cour de cinquante mètres de profondeur, occupant à peu près la moitié de l'emplacement total. A gauche, un long couloir voûté longe le mur d'enceinte de l'intérieur, court sur la face Est et sur plus de la moitié de la face méridionale, jusqu'à rejoindre la chapelle (voir plus loin), à droite; un passage voûté de même espèce court aussi à l'intérieur du mur d'enceinte sur la face orientale, puis sur la face septentrionale, où il se ramifie et s'élargit en une série compliquée de chambres, et de là en une rangée de neuf petites pièces. Dans la cour même, un grand dallage strié de profondes rainures dessine un long parallélogramme, terminé sur sa limite orientale par neuf bassins plats en albâtre. Dans l'axe de l'entrée, et à trente mètres d'elle, une petite enceinte carrée renferme un magnifique autel en albâtre, dont les quatre côtés sont ciselés en forme de l'offrande *hâtep*. Je ne puis, faute d'un croquis et d'une terminologie assez certaine, rendre mieux le dédale des couloirs et des corridors. Je prie seulement le lecteur de noter, dès à présent, cette complication voulue de passages voûtés et de chambres, ces nombres de neuf, cette enceinte autour de l'autel aux quatre *hatpou*. Qu'il se rappelle tout ce que l'archi-

lecture, ou l'imagerie religieuse, de l'Égypte classique, ont tiré, dans les temples, les édifices du type du Labyrinthe d'Howara, les peintures murales, les fonds de sarcophages et les papyrus, de ces sortes de circuits, de ces dessins sur le sol et de ces groupes de neuf bassins ou de neuf chapelles. La comparaison avec les textes des Pyramides achèvera, je crois, d'éclairer le sujet, et c'est à ce moment que j'établirai, si faire se peut, la symbolique de la plupart de ces dispositifs. Je me bornerai ici, jusqu'à plus ample examen, à faire remarquer provisoirement que ce grand dallage et ses bassins pourraient passer, à première vue, pour une réduction des champs d'alou, avec leurs canaux, figurées par des stries ou des rainures; avec leurs étangs, figurés en diminutif par les bassins d'albâtre, et orientés symétriquement à l'Est, pour que le Roi y «lave sa face», en même temps que Ra à son lever.¹ L'autel du centre et son enceinte correspondent-ils au bassin et à l'île de la région *hatpou* des géographies mystiques? C'est ce que nous verrons aussi plus tard, ainsi que l'ensemble des chambres voûtées et des corridors.

La seconde partie de l'enceinte est occupée pour près de moitié par l'énorme masse de la construction centrale, celle que figurent les signes hiéroglyphiques du temple solaire. Sur son Midi, une chapelle s'accote à ses flancs et se soude, à l'autre extrémité, au mur méridional de l'enceinte, barrant ainsi la cour de ce côté. L'entrée de cette chapelle est naturellement à l'Est. Une première chambre a son issue au Sud, où elle rejoint le long passage voûté construit le long du mur d'enceinte et qui se termine en cet endroit. Une porte pratiquée dans le fond mène alors à la seconde chambre

¹ Voir la disposition de la salle correspondant aux «Champs d'alou» dans le temple de Médinet-Habou. (Cf. DARESSY, *Médinet-Habou*, p. 152, Salle XXIV), et le dispositif de certains papyrus pour les canaux rectilignes des *Sokhit*; par ex., celui du Papyrus de Leyde reproduit dans *Lepage Renouf*, P. S. B. A. XVII, p. 102, pl. XXVII.

de la chapelle. A l'extrémité Nord de celle-ci, un corridor attaque l'intérieur de la maçonnerie du grand massif central. Il se change presque aussitôt en couloir à escaliers, quatre fois coudé à angle droit, chaque coude étant marqué par un élargissement de l'étroit souterrain en une sorte de chambre ou de chapelle de forme oblongue.¹ Soudain, après avoir ainsi cheminé dans les ténèbres, l'escalier débouchait en plein air, au sommet de la plate-forme gigantesque, sur son côté Est,² à seize mètres au-dessus du sol. Sur ce socle colossal s'élevait le *Banbonou*. Était-il, comme l'ont cru MM. de Bissing et Borchardt, de taille proportionnée à son soubassement, et tel que l'ont figuré les déterminatifs hiéroglyphiques des mastabas? C'était, en pareil cas, une construction gigantesque qui lançait au ciel un fût, en forme d'obélisque, de près de quarante mètres de haut, et qui semblait, pour parler le langage des hymnes égyptiens, «percer le firmament de sa pointe». Était-il de taille plus modeste, et se composait-il essentiellement d'une chapelle coiffée d'un toit de forme pointue? C'est ce que nous essaierons plus tard de rechercher. Le certain est qu'il était fait de pierre blanche, comme le *Banbonou* d'Héliopolis, son modèle, et qu'il devait se terminer par un pyramidion, dont la pointe, comme pour la Pyramide,

¹ Le mot égyptien qui les désigne est peut-être les *paditiou*, ces «couloirs sinueux» dont parlent les formules des Pyramides, par exemple les *paditiou* de Nofirkari, l. 864. Je ne le cite ici que pour le terme; en fait, le passage se rapporte à la description de la chapelle, copie héliopolitaine du temple de Bouto, où on accomplissait cette cérémonie étrange que je crois bien retrouver dans la bataille figurée au tombeau thébain de Khirouf (Cf. ERMAN, *Ægypten*, Ed. Anglaise, p. 279.) Ces rixes à demi simulées des processions sont assez souvent mentionnées en termes, d'apparence mystique, dans plusieurs chapitres des pyramides, dont plusieurs se rapportent à des chambres conçues sur le plan de celles d'Abousir; on y jouait, par conséquent, de ces sortes de petits drames religieux dont les grands temples offraient le modèle amplifié, bien connu par les descriptions des auteurs classiques; c'est pour ce motif que j'ai fait allusion, dès ici, à ce passage de Nofirkari

² Je me suis écarté ici de la restauration de BORCHARDT, qui fait déboucher le corridor sur le côté Sud de la plate forme, et ce pour des raisons qu'il a reconstruit lui-même assez hypothétiques. Elles seront discutées en leur lieu. J'ai préféré faire ouvrir le corridor à l'Est; il imite ainsi, de bout en bout, le parcours du soleil dans les ténèbres, de l'Ouest à l'Est.

est l'essentiel de la valeur magique et solaire de l'édifice.¹ Obélisque ou chapelle à pyramidion, image même de Ra-Atoumou ou chapelle de cette image,² c'était là le point sacré par excellence du monument, auquel toute la valeur religieuse du reste de l'édifice vient aboutir, comme tout le temple du type classique vient aboutir au sanctuaire où est cachée la statue essentielle du dieu.

La partie occidentale de la cour, ou plutôt ce qu'il en subsiste une fois qu'on en déduit la base gigantesque du *Bambonou*, comprenait vraisemblablement d'autres constructions, dont la restauration est malheureusement trop hypothétique. Le plus certain est un nouveau parallélogramme dallé, sur le sol, à l'angle Nord-Ouest de l'enceinte, muni également de rainures creusées dans le dallage, et qui aboutissent, elles aussi, à une série de bassins, placés en ligne droite comme les neuf bassins d'albâtre, mais rangés cette fois à l'extrémité sud du pavé. J'ose à peine suggérer une composition symbolique, faisant pendant à la première.³

¹ La valeur, nécessaire dans la donnée solaire d'Héliopolis, d'un pyramidion qui reçoit sur sa pointe le fluide magique des rayons, au moment où le soleil fait *oubonou* à sa sortie de l'horizon, résulte de tous les textes relatifs à ce qui se passe à l'apparition de l'astre, depuis les textes des Pyramides, qui seront analysés par la suite ici même, jusqu'aux hymnes que nous ont laissés les monuments d'époque thébaine. La qualification de *Hait-Bambonou*, donnée au temple d'Atonou à Amarna, pour en faire un double du grand sanctuaire d'Héliopolis, a déjà été signalée depuis longtemps. On remarquera qu'aucune des figurations de l'édifice, dans les peintures des hypogées d'Amarna, ne montre cependant aucun monument en forme d'obélisque à l'intérieur du temple. La valeur du pyramidion dans la Pyramide, qui en est une application funéraire, n'a pas encore été étudiée à ma connaissance. Une nouvelle preuve à l'appui de ce rôle, et décisive à mon sens, résulte des textes gravés sur le pyramidion en granit de la Pyramide d'Amenemhât à Dashour (retrouvé en 1901, publié et reproduit dans les *Annales*, t. III, p. 206—208 avec pl., MASPERO, *Note sur le Pyramidion d'Amenemhât III*, etc.)

² Je renverrai, jusqu'à plus ample examen, à ce qu'a dit de BISSING (Recueil, t. XXIV, p. 167, et *ibid.*, t. XXV, p. 184), sur le culte primitif d'Atoumou-Ra en sa forme d'Obélisque à Héliopolis et à l'opinion d'ERMAN, dans son *Æg. Religion*, p. 67.

³ Il y a dans l'existence de ces deux cours, aménagées de la même façon, une objection, *a priori*, assez sérieuse contre la dénomination d'*abattoir* dont se sont servis les auteurs du *Re-Heiligthum*. Outre qu'il est assez peu satisfaisant de voir donner une pareille importance, dans l'enceinte sacrée, à une annexe de caractère aussi matériel que l'endroit où l'on abat les animaux du sacrifice, on ne s'expliquerait pas bien pourquoi il y en aurait deux, dont la surface totale arriverait à couvrir près de la moitié de l'espace libre de l'esplanade. Je n'ajoute que pour mémoire les difficultés, qu'ont constatées eux-mêmes les savants égyptologues qui ont délayé le

Enfin, plus étrange peut-être que tout le reste du temple solaire était la singulière construction qui s'élevait en dehors de l'enceinte, à cent mètres environ au sud du grand mur : édifice comme on n'en a encore jamais rencontré en Egypte ; sorte d'imitation d'énorme navire en briques, copié sur les formes et le gabarit de la barque du Soleil égyptien.

Je ne sais si j'ai pu, par une description à ce point dénuée des plans et des illustrations indispensables, donner au moins idée de tout ce qu'un sanctuaire de ce genre contient de dispositifs inconnus des monuments du type ordinaire, et entièrement nouveaux pour nous. Les auteurs du *Reheiligthum* ont adopté, pour plus de clarté, une division méthodique du temple en quatorze parties, qu'ils ont ensuite fidèlement observée dans les chapitres de leur ouvrage, où ils ont examiné l'édifice aux points de vue successifs de la description topographique, de la partie archéologique et de la partie architectonique.¹ Pour la clarté des références, et malgré les

temple, pour expliquer le dispositif d'écoulement des bassins et des rigoles, si l'on persistait à y voir l'installation d'une cour à abattre les victimes. L'objection terminologique achève de rendre l'assimilation peu satisfaisante. L'abattoir des temples

de cette époque est dit , et les vases portent la mention    

  Je donnerai plus tard les raisons qui m'empêchent d'adopter la lecture

 *pi habini* pour les deux derniers signes, comme l'a suggéré Naville (Recueil XXV, p. 200 d'après BISSING, *Mitth. d. Deutsch. Orient. Gesell.* N° 14, p. 18). Le texte de Nofirkari, (692—693) et plus encore le signe employé par le synoptique de Mirinri (180—189) montrent, par les procédés de perspective de l'époque, que la salle appelée ainsi est en forme de demi-circonférence, et terminée, au fond, par une galerie rectangulaire que soutiennent une ou deux colonnes.

¹ La charpente générale de l'ouvrage sur le Rê-heiligthum est celle-ci : après avoir rappelé les travaux et les recherches d'autrefois, le lecteur est mené à travers toutes les parties successives de l'édifice. On lui signale au passage la physionomie générale et l'agencement, considéré dans ses rapports avec les autres pièces de l'ensemble. Cette intelligence préalable acquise, chacune des quatorze sections reprend les monuments et les examine, cette fois pour eux-mêmes, au point de vue des plans, coupes, profils, ajustements, appareillages, etc. Une quatrième partie examine, sous le rapport technique, les matériaux, les coupes, les échafaudages, les modes de transport et de mise en place, les lignes et les profils architectoniques. Une cinquième division est consacrée à l'histoire monumentale du site avant et après l'édifice d'Ousirniri (traces de constructions plus anciennes et réfections d'époque ultérieure). Il n'est que justice de signaler, à ce propos, le luxe d'informations précises et de reproductions détaillées qui font de tout ce volume un modèle du genre.

critiques de détail que j'aurais à y faire, j'adopterai le même ordre et je donnerai, pour n'avoir plus à y revenir, l'énumération de ces quatorze parties, avec les appellations qu'ils leur ont données. Ce sont: les murs de la ville funéraire, le propylône élevé dans la vallée, l'avenue en rampe d'accès, les terrasses, le pylône supérieur, l'enceinte sud, l'enceinte nord, l'autel, la chapelle, la cour, l'obélisque et son socle, le grand «abattoir», la cour latérale et enfin la barque solaire.

De toutes ces constructions, la dernière est celle qui doit être la premier objet de notre examen critique de l'édifice, et ceci, pour plusieurs raisons: Le navire du Soleil est un des édifices dont le plan et les assises sont le mieux conservés et dont la restauration archéologique ne présente pas de difficultés sérieuses. Les textes de caractère historiques viennent donner au raisonnement la certitude documentaire indispensable. Les textes religieux qui s'y réfèrent sont plus clairs qu'ailleurs. Il faut ajouter, en dernier lieu, que sur ce point du sanctuaire, la publication est complète, et il n'y a pas à attendre, comme pour les autres parties, des bas-reliefs ou des inscriptions qui pourraient compléter ou modifier les conclusions. Il y a donc là une base solide pour aborder la recherche de la nature religieuse du temple d'Abousir et passer de là, ensuite, aux autres parties.

J'ai dit, il y a un moment, qu'on n'avait encore rien découvert en Égypte de semblable à cette extraordinaire construction qu'est le vaisseau du Soleil, et qu'on n'en pouvait citer aucun équivalent dans la série monumentale de la vallée du Nil. On ne soupçonnait même pas, jusqu'ici, qu'il eût jamais pu en exister. Le moyen de croire que jamais architecte s'était avisé de construire, en briques et en bois, la copie littérale d'un bateau? — et si littérale qu'en l'état même où nous la voyons aujourd'hui, il n'est pas permis

d'hésiter un moment sur le sens de cette bizarre construction. Il n'y a pas eu besoin de déductions spécieuses ni d'hypothèses engageantes; sitôt qu'il apparut, dégagé de ses sables, l'édifice fut bien évidemment un navire solaire et ne put rien être d'autre. Aucun archéologue un peu familier avec les formes des embarcations égyptiennes, et surtout de celles des dieux, ne pouvait hésiter devant les »façons» de l'arrière, et devant la série des piliers de briques internes. Le plan et la coupe, après relevés, auraient achevé l'évidence, s'il en eût été besoin.¹

Rarement, en effet, se donna-t-on autant de peine à imiter en architecture un objet aussi éloigné par définition des créations ordinaires de l'architecte. On aimerait à connaître le nom — et qui sait si quelque biographie d'un mastaba voisin ne nous le donnera pas quelque jour? — de l'homme qui conçut et exécuta ce navire de briques, long de plus de trente mètres. S'il ne fut pas le premier — les inscriptions le prouveront — il est le seul dont l'œuvre est venue jusqu'à nous, et qui, dans l'histoire de l'art égyptien, ajoute à la série monumentale des types la »chapelle-barque». Il aurait pu se contenter de dessiner sur le sol le tracé d'une embarcation gigantesque, d'élever un édifice ovale, à la rigueur le renfler au centre et de l'effiler pointu aux deux extrémités; il voulut encore que la ligne de la construction retraçât exactement sur le sol celle d'une coque de navire à la flottaison. Il aurait pu élever là dessus des murailles droites, des parois de briques comme toutes celles des constructions ordinaires; il tint à en faire, jusqu'à la limite de ce qui était possible, l'imitation des matériaux d'un esquif égyptien et de leurs modes de structure ou d'ajustement. Il sut assouplir en

¹ Une vue de la barque, (on se rappelle qu'elle fut trouvée pendant la troisième campagne des fouilles) a paru dans le troisième mémoire annuel sur Abousir, dans l'*Æ. Z.*, t. XXXIX, p. 95, fig. 4. Le plan et la coupe n'ont paru que dans le *Ré-Heiligthum*, t. I, pl. III, où l'on trouvera aussi fig. 47-48, deux vues du navire, prises de l'avant et de l'arrière.

courbes savantes les assises de briques; et elles furent des »pétrifications» — le terme exact me fait défaut — des gerbes de roseaux, ou des pièces de bois, dont étaient faites les grandes pirogues des dieux égyptiens. Il faut, pour se rendre compte de cette minutie, et pour y ajouter foi, avoir sous les yeux, par exemple, une section de la membrure de cette coque de brique, telle qu'elle est encore aujourd'hui, et où on la voit, au lieu d'un mur rectiligne, se faire flexible et ondulée comme la »muraille» d'une carène de navire réel, munie de la convexité caractéristique à l'extérieur, et de la »sinueuse» de la paroi intérieure.¹ Ce ne serait pas autrement, si l'on prenait la coupe, au maître bau, d'une embarcation du Nil réelle. Mais ce qu'il y a de plus caractéristique, ce sont les lignes des assises de brique de la poupe et de la proue, telles qu'elles apparaissent encore, en leur état actuel. Les vieux maîtres maçons de l'Égypte memphite ont su s'y prendre assez bien pour qu'aujourd'hui même, et malgré sa misère, la barque de Râ soit encore une barque à nos yeux, et non les pans de murs d'un édifice quelconque, que l'égyptologie déclare *avoir été* un navire. J'ai vu peu de choses aussi curieuses, en architecture égyptienne, que ces assises se relevant aux extrémités de la carène, leurs lignes filant vers l'arrière où elles convergent, à la manière dont le font les tiges de roseaux assemblés des canots de pêcheurs dans les bas-reliefs memphites.² Et il faut que les choses aient été bien habilement calculées, pour que, dégradées, mises à nu de leurs peinture et de leur stuc, dépouillées de tous les artifices qui renforçaient l'illusion, les briques du vieux navire solaire produisent encore cet effet. Voilà pourquoi l'édifice est mieux qu'un énorme jouet, aussi péril

¹ Une section a été annexée au plan général de la barque dans le *Ré-helligtum*, pl. III.

² Des détails de ligature et d'imitation de gerbes, qu'il serait impossible de décrire, sans image à l'appui, ont été fort bien montrés dans la fig. 49 du même ouvrage.

qu'étonnant. Edifier sur le sable un assemblage de briques en forme de bateau, des peuples de sauvages ou de demi-sauvages ont peut-être su le faire ailleurs. Savoir tirer de l'architecture en briques un dispositif assez souple pour donner l'impression, presque l'illusion des lignes flexibles d'une embarcation; arriver ainsi à ce qu'il y a probablement de plus difficile à imiter en construction, c'est faire œuvre d'art. Ceux qui l'ont exécuté ne sont ni des manoeuvres, ni des artisans ordinaires. L'histoire archéologique de la vieille Egypte a fait une place encore beaucoup trop petite à l'architecture en briques. Tout ce qui a été trouvé depuis quinze ans forme aujourd'hui une magnifique série, et le spécimen d'Abousir s'y classe d'emblée, non seulement parmi les plus curieux, mais aussi parmi ceux qui attestent le mieux l'habileté des constructeurs antiques. Comme la Pyramide d'Azychis, qui exhortait le passant, cet art de la brique pourrait nous dire: »ne me méprise pas». Et de fait, il témoigne autant, pour sa part, de la civilisation memphite que l'ont su faire, de leur côté, ceux qui ont préféré la pierre, le bois ou le métal.

La restauration de l'édifice, appuyée sur des bases matérielles aussi solides, n'était donc pas une œuvre d'imagination. Les »façons» de ce navire paradoxal et la série des constructions intérieures donnaient, comme point de départ, toutes les garanties nécessaires. Et si j'insiste sur cette partie archéologique du sujet, c'est qu'il importe qu'il ne puisse subsister de doute sérieux ni sur la nature ni sur l'agencement matériel de cet édifice. Le navire qu'ont reconstitué, dans leur frontespice, les savants auteurs du *Rè-heiligthum* peut paraître bien hardi à première vue. J'ai tenu à m'assurer qu'aux détails secondaires près, chaque morceau de leur restitution s'appuyait sur des vestiges réels incontestables et sur des rapprochements évidents avec les barques simulées

des monuments. L'examen a prouvé que nous avons bien la copie, à des dimensions encore inconnues, de la barque de Râ, telle que des centaines de vignettes de papyrus, d'images de bas-reliefs, de fresques murales, et de signes d'écriture dans les inscriptions, nous en ont retracé l'image. Si haut qu'atteigne pour le moment l'épigraphie, par les silhouettes des monuments thinites, les textes des Pyramides, ou les mentions de la Pierre de Palerme,¹ la flotte des barques sacrées de Râ y apparaît toujours aisément reconnaissable, avec ses apparences caractéristiques; et les divergences ou sont des abréviations, ou portent sur des détails secondaires d'agencement des parties accessoires. À ce signalement si particulier, les fouilles d'El Bershèh vinrent apporter, il y a tantôt dix ans, un supplément d'informations fort précieux, en nous présentant une série, — unique jusqu'à présent, je crois —, de petites barques solaires réelles, de la X^e à la XII^e Dynastie:² bateaux longs d'un mètre environ, que l'on trouva déposées, à côté des cercueils des maîtres des tombeaux. Variantes locales mises à part, le dispositif essentiel de l'«accastillage» de ces petits navires, les premiers de leur espèce, copient celui tant de fois représenté sur les monuments, et, étant réels, cette fois, précisent bien des détails d'ajustement que les procédés de perspective du dessin égyptien pouvaient laisser douteux jusqu'alors. Si l'on y ajoute les débris ou les morceaux de pièces détachées de grandes barques réelles en bois retrouvées dans ces dernières années à

¹ Je ne puis entrer ici dans la discussion sur l'âge réel de ce monument. L'étude que j'ai pu faire de son épigraphie ne m'a pas conduit à admettre, comme on l'a suggéré un moment, qu'elle pût être la copie d'un texte plus ancien, à moins que l'on n'admette un souci de respecter la vieille orthographe dont aucun des apocryphes connus aujourd'hui ne donnerait, même de loin, l'équivalent.

² On trouvera des renseignements complets sur cette trouvaille dans DARESSY, *Annales*, t. I, p. 17-43, *Fouilles de Deir el Dirchèh*. (Nov. X^e 1897), où les croquis des p. 32 et 37, exacts au reste, sont un peu sommaires pour les détails. J'ai complété ce que je leur emprunte ici, par mes notes prises au Musée de Gizèh en 1898.

Dahshour, ou au Biban el molouk,¹ on voit que la série archéologique s'est reconstituée à peu près au complet dans ces dernières années. Une fois de plus, du gigantesque navire d'Abousir à l'amulette en pâte vitrifiée ou au signe hiéroglyphique de quelques millimètres, on vérifie ici la loi d'expression des thèmes symboliques de l'Égypte. Elle se montre, comme pour toutes les figurations que nous avons jusque là pour d'autres types, canoniquement réglée, et une fois pour toutes, usant, suivant les besoins, de toutes les matières, bois, pierre, terre, métal précieux, pâte émaillée; ayant, suivant ces mêmes besoins, un centimètre ou trente mètres, sans qu'il y ait jamais frontière délimitée qui sépare l'œuvre du bijoutier, de celle du fondeur, du menuisier ou de l'architecte; sans qu'aucune autre règle, autre que la convenance du moment, impose plutôt le simulacre en ronde bosse plutôt que le relief ou le simple tracé linéaire. Dessinée sur papyrus, peinte sur muraille, placée au milieu du mobilier funéraire, construite en plein air, minuscule ou colossale, la barque a, en tous les cas, la même valeur religieuse ou le même but, comme cela a lieu aussi quand il s'agit de la figure d'un dieu. Ce qui est vrai des images des dieux est vrai aussi de leurs accessoires et de leurs habitations. On verra que ce que l'on me permettra d'appeler, d'une terminologie un peu barbare, »la loi d'indifférence des modes d'expression plastique» et »la loi d'indifférence de dimensions» nous permettra d'appliquer les constatations faites à propos d'une barque solaire à d'autres édifices divins et à d'autres parties, soit du temple, soit du matériel sacré. Retenons en pour le moment la certitude de pouvoir reconstituer solidement le navire d'Abousir tel qu'il fut jadis, en sa structure essentielle.

¹ Je ne parle pas ici des grandes barques, à peu près intactes, trouvées par DE MORGAN au pied de la Pyramide de Dahshour, ou par LORET dans les tombes royales. Je me réfère en ce moment, soit aux restes de grément ou d'appareils d'autres barques trouvés dans ces mêmes sépultures, soit aux rames des premières barques. Quant à celles-ci, elles me paraissent des copies de navires divins ou royaux différant de la *Madit-Somkitil* de Râ, et correspondant à d'autres données.

La proue se relevait modérément et se chargeait sur la pointe d'une sorte de construction qui donne l'illusion d'un «château-gaillard» dont la plate forme rectangulaire se hérissé d'une série d'ornements en forme de *kakhirrou*. Les petits modèles des tombes d'El Bershèh,¹ combinés avec certaines vignettes soignées des papyrus² nous font comprendre l'agencement de ce pesant rectangle que les signes d'écriture ou les images du commun ne détaillent pas assez. Il ne faut pas s'imaginer une construction massive dont le poids est incompatible avec la légèreté des esquifs primitifs, et qui aurait fait plonger le nez du navire tout à fait hors de propos. C'était, dans la réalité, un bâti assez léger, ajouré, une sorte de boîte sans couvercle et dont on aurait coiffé, en la renversant, la pointe d'avant de la gerbe de roseaux de l'extrême proue. Elle s'amarrait fortement à celle-ci par deux pièces de bois courbées qui se fixaient sur le pont, sur les deux bords et que l'on ne saurait mieux comparer, comme profil et comme dispositif, qu'aux deux bras arrondis d'un fauteuil. Ils laissent entre eux une sorte de couloir, que garnit une planche, piquée d'une rangée de petits emblèmes, ordinairement le signe , plusieurs fois répété — six ou neuf: De cette sorte de boîte ou de caisson, dont je viens de parler, et dont le fonds renversé faisait aussi plate forme, pend jusqu'à trainer sur l'eau, ou presque, une sorte de filet à mailles ajourées, et bigarrés de dessins symboliques plus ou moins riches. Il est inutile d'essayer d'en décrire les variétés; assez de bas-reliefs, de stèles ou de vignettes funéraires les ont données un peu partout.

¹ Voir les croquis de DARESSY, *Annales*, t. I, p. 32 et 37 et la mention *ibid.* p. 37 «d'une proue recouverte d'une enveloppe bleue et blanche et surmontée de huit piquets». Ce sont les *Kakhirrou* de la frise figurée dans les vignettes, mais les piquets semblent avoir eu au début un autre rôle que celui de simple thème ornemental.

² Voir par exemple LANZONE, *Dizionario*, pl. CXI, et BUDGE, *Gods of the Egyptians*, t. I, pl. faisant face à la page 334.

Entre les deux extrémités recourbées de l'immense pirogue, la coque proprement dite, dont on a vu la structure. Les rangs de briques étaient jadis badigeonnés d'un stucage blanc, assez fin pour laisser voir les assises imitant le bordage. Quelques parcelles de cet enduit adhèrent encore à la muraille du navire, et ce détail concorde absolument avec la couleur blanche des barques solaires trouvées à El Bershèh.¹ Le pont du navire reposait autrefois sur une série de poutres transversales, dont les têtes s'appuyaient sur les murailles de tribord et de babord. On voit encore aujourd'hui les logements qui les recevaient, et il reste encore, ça et là, des débris de bois calciné qui attestent, au fond de ces logements, l'exactitude de la restitution.² La volée des poutres était soulagée, à mi-course, par la série des grosses constructions que l'on aperçoit à l'intérieur du navire, au nombre de cinq, dans l'axe médial du bâtiment.³ Le rôle de ces piliers de maçonnerie était double: en même temps que supports de la charpente interne du pont, au dessous du plancher, ils étaient, en même temps, les bases sur lesquelles reposaient toute la série des lourds emblèmes ou pièces de grément que l'on voyait se dresser sur le pont lui-même. Ce qu'étaient ces emblèmes ou ces appareils, c'est ce qu'il est assez aisé de reconstituer, à peu près au complet, si l'on prend la peine d'étudier les figures de barques simulées ou les navires d'El Bershèh et, si on examine les représentations, d'âge si voisin, qu'en don

¹ Cf. DARESSY, *Annales*, t. I, p. 31 et 37 pour les deux barques décrites. Si mes notes d'Égypte sont exactes, la couleur blanche est celle des coques ou débris de coques provenant de toute cette nécropole. Ce détail archéologique tend à rendre plus probable encore la ressemblance qui existe entre les *Madit-Somkitt* des tombes de Bershèh et le grand vaisseau d'Abousir. Toutes se sont évidemment inspirées d'un modèle commun.

² Cf. *Rè-Heilighum*, t. I, p. 52.

³ Le pont a en effet plus de huit mètres de largeur au maître-bau. L'écrêtement des piliers, en leur état actuel, ne me permet pas de décider s'ils jouaient simplement, à ce point de vue, un rôle de support de simple soulagement ou bien si, comme l'architrave en architecture ordinaire, ils servaient à recevoir de chaque côté une poutre occupant seulement la demi-largeur du pont.

nent les signes d'écriture dans les textes des Pyramides.¹ Dans la série que j'ai pu relever, à premier examen, dans les cinq versions de Saqqarah, je signale particulièrement celles de la version d'Ounas, pour les chapitres LV et XCVI, celles de Teti pour le chap. CXCIV, et de Nofirkari pour le chap. CCLVI.² Après le rectangle de la proue à frise lancéolée, on aperçoit au centre trois socles sur lesquels sont posés successivement un épervier, le signe *shasou* et un second épervier,³ puis, à l'arrière, les poutrelles sur lesquelles s'appuient les rames-gouvernails, dont on n'a figuré qu'une seule, d'après la perspective.⁴ Le signe hiéroglyphique est trop petit pour permettre de distinguer les détails de la tête des rames. Celles de la majorité des vignettes, les petites rames modèles des mobiliers funéraires, du genre de celui du Montouhatpou de Berlin, et enfin les grandes belles rames retrouvées à Dashour ou dans la vallée des Rois se terminent par des têtes d'épervier sculptées et peintes, en sorte qu'il est infiniment probable que celles d'Abousir étaient faites de même.⁵ Telle est, en ses grandes lignes, la composition des

¹ BORCHARDT, *Reheiligthum*, p. 16 et 52, n'a eu garde d'omettre ce moyen de reconstitution, et a indiqué quelques uns des chaîtres des Pyramides où les barques sont figurées, mais sans indiquer les variantes graphiques où leurs signes figuratifs étaient dessinés avec le plus de détail. Ceux qu'il a reproduits typographiquement (p. 16), à propos du nom de la barque solaire sont loin d'être parmi les plus soignés de l'épigraphie des Pyramides. Sa restauration d'ensemble du frontispice eût encore gagné en évidence, si l'on avait eu, dans le corps du volume, à la suite des noms hiéroglyphiques *Madi-Somkit* un des signes que reproduit presque fidèlement l'impression des textes des Pyramides de MASPERO.

² Faute de pouvoir consulter les estampages de la Nationale, de Paris, ce choix n'a qu'un caractère relatif, puisqu'il est fait sur le vu des signes typographiques d'Holzhausen, dans l'édition des Pyramides de MASPERO. Cette référence serait partout ailleurs assez insuffisante pour un examen archéologique ou épigraphique. La valeur documentaire de ces signes est cependant assez sérieuse ici, si l'on veut bien se rappeler qu'ils ont été fondus spécialement pour l'édition du texte des Pyramides, et ont été, par conséquent, copiés aussi exactement que possible sur les formes du texte original.

³ Ounas, 470, 595, Teti, 344. Nofirkari, 177, par ex.

⁴ La série des vignettes ou fresques permet d'assurer l'existence de deux rames, et un texte cité un peu plus bas vient à l'appui de cette opinion. On sait que la rame unique fut pourtant connue de très bonne heure, contrairement à l'opinion générale. Voir par exemple la grande barque de Montouhatpou le Thébain au Musée de Berlin.

⁵ DE MORGAN, *Dahshour*, t. I, pl. XXXI. DARESSY, *Fouilles de la Vallée des Rois*, fasc. 2, p. 271, n° 515 q. Des têtes semblables décoraient les supports plantés

superstructures essentielles dans ces signes, où l'on n'a évidemment que reproduit les caractéristiques nécessaires; et telle devait être aussi celle des accessoires notables de la grande barque d'Abousir. L'examen des barques de Bershèh nous montre la place réelle des éperviers sur le pont et permet de redresser le dispositif apparent des barques simulées. Hiéroglyphes des Pyramides ou vignettes, le dessinateur égyptien a obéi aux règles nationales de la perspective, en plaçant à la suite les uns des autres le premier épervier, le *shosou* et le second oiseau. Il agit de même quand, dans les bas-reliefs, il veut nous présenter le Roi entre les deux dieux qui l'introduisent ou le purifient, et qui, dans la réalité, sont tous les deux de front avec lui. Les petits modèles d'El Bershèh nous prouvent qu'il en était bien ainsi à bord du navire et que les deux éperviers flanquaient la hampe du premier *shosou* à droite et à gauche. C'est ce qui explique justement pourquoi, dans le navire d'Abousir, il y a, au centre exact, un pilier en maçonnerie plus large que les autres, et dont les dimensions correspondent justement, comme place et comme proportions, au caisson que l'on trouve sur le pont des barques d'El Bershèh.¹ Mais la comparaison du détail est plus intéressante encore. Si l'on prend la peine de mettre en regard le plan du pont des navires solaires d'El Bershèh, et le plan de la construction d'Abousir, on constate que le nombre des gros piliers de celle-ci coïncide précisément avec celui des accessoires ou emblèmes de ceux-là.² En avant du

dans le pont Quelques barques, à l'époque thébaine au moins, (mais pas les barques solaires, à ce que je crois) remplacent les éperviers par des têtes royales casquées de couronnes cf. DARESSY, *ibid.*, p. 270, nos 5156 ff.

¹ La restauration proposée dans le frontespice du *Re-heiligtum* et celle de la petite vignette d'ERMAN, *Æg. Rel.*, se sont guidées uniquement sur les barques simulées; elles se sont laissé tromper par les procédés conventionnels du dessin égyptien, et ont bien figuré le *shosou* entre les deux éperviers, mais ont mis ceux-ci en avant et en arrière, sur l'axe médial du navire, au lieu de les placer de chaque côté du *shosou*. Cette erreur initiale, en remplissant deux des quatre piliers disponibles, n'a plus laissé que deux supports pour le reste des superstructures à placer. On a dû donner l'un pour la seconde hampe, en sorte qu'il n'y a plus eu moyen de loger tout le reste.

² DARESSY, *Annales*, t. I, *art. cité*, plan des barques du p. 32 et 37, et pour le navire réel d'Abousir, *Re-heiligtum*, t. I, pl. III.

groupe central des deux éperviers et de la hampe, la planchette avec les emblèmes  forme le premier emblème et sa place correspond au premier des piliers d'Abousir, — le support rectangulaire qui le suit a soutenu jadis un accessoire qui doit avoir été semblable à cet étrange coffre à huit piquets et muni de têtes d'oiseau, tournées le bec au ciel, que l'on voit sur les modèles de Bershèh. En arrière des éperviers, deux emblèmes, l'un, un *shosou* très haut, accoté à une sorte de caisse peinte en jaune, l'autre une espèce de table avec des sortes de fers de lance aux quatre coins. Les vignettes des Papyrus figurent toutes ces bizarres superstructures comme autant de demeures, d'appartements (ou d'autels?) et les retracent sous la forme de  surmontés d'une frise. Il est extrêmement difficile de les identifier avec certitude pour le moment.¹ Ce qui est hors de doute, c'est que ces constructions ont eu un sens très précis et très important, puisque toutes les barques de Bershèh en sont munies et que les supports du navire d'Abousir sont de même nombre et de même répartition. On devine aisément ce qu'il peut rester de tout cela; juste assez cependant pour prouver l'essentiel: que sur les piliers de briques se dressaient jadis les agrès ou emblèmes de ces représentations. Fragments de bois qui ont gardé un peu de stuc ou de dorure, clou doré retrouvé dans le déblaiement des sables de la coque, ces riens prennent ici une valeur documentaire plus grande qu'ailleurs.² Ce n'était pas tout, jadis, et le pont devait se charger encore de cette multitude d'accessoires magiques dont les syringes thébaines nous ont livré les débris pour les navires des Thotmès et des Amenhôtep, le pieu d'amarre, l'échelle de bord, etc. Si je les mentionne ici, c'est que nous trouverons peut-

¹ La seule description se trouve dans DARESSY, *ibid.*, mais sans tentative d'identification.

² Reheiligtum, p. 16 et 53.

être dans les formules des Pyramides des allusions qui semblent bien se référer à une partie de ces objets. De vrai, nous voyons aujourd'hui le vaisseau du Soleil comme le virent les vieux Égyptiens qui assistèrent jadis à sa construction, quand il n'était encore qu'un squelette de brique, l'analogue de ce que sont, sur nos chantiers, les membrures des navires en construction. Vint ensuite, en ce temps là, l'équivalent de la pose du bordage; ce fut l'enduit et la couleur dont on revêtit les lignes de briques. Le pont, le gréement et l'acastillage vinrent ensuite. Le navire terminé dut présenter alors un aspect imposant. Au blanc éclatant de la coque, tranchant sur les tonalités grises du morne paysage et des sables de Riqqah, s'opposaient les bigarrures du château d'avant et les bariolages de son long filet simulé qui semblait plonger dans l'eau. »Le filet frisonne devant elle, comme une couleuvre parcourant son trou». ¹ Sur le pont, les rayures des socles, le *shosou* à la grande hampe rouge et au paquetage blanc à tresses rouges, toute la superstructure rouge et or des caissons à hampes, l'appareil rehaussé de couleurs et de dorures des matériaux à rames, les deux rames elles-mêmes, »l'une de cèdre, l'autre d'acacia», ² à têtes d'éperviers peints et dorés, aux larges pelles d'aviron décorées des deux *oudzait* au centre, et bordées de fleurs ou de plantes d'eau sur leur pourtour. Enfin, au centre du navire, perchés sur leurs supports, les deux éperviers gigantesques de métal dorés. ³

¹ NAVILLE, *Mythe d'Horus*, VII, 9.

² *Nofirkari*, I. 1318.

³ Je justifierai, en peu de mots, la reconstitution archéologique que je viens d'esquisser, et que je propose comme un simple essai, sans insister sur la partie décorative. Les couleurs et les motifs du caisson rectangulaire de l'avant et de sa traîne à franges sont celles des vignettes des papyrus thébains; les pièces coudées

qui l'amarrent à l'avant et la rangée des petits  sont restitués d'après les mêmes

vignettes et les barques d'El Bershèh; la décoration des sommets des supports de rames et des rames mêmes, comme on l'a vu, sont tirées des débris réels du Premier ou du Second Empire thébain; la décoration des pelles d'aviron est empruntée à ces mêmes objets. La couleur du *shosou* et de son gréement a été supposée être semblable à celle que j'ai notée au Caire sur les petits navires de Bershèh. Les Eperviers

Était-ce tout? N'avait-on pas poussé plus loin cet étrange luxe de symbolisme en ronde-bosse? M. Borchardt a suggéré, mais sans insister, que le navire lui-même était entouré d'un fleuve simulé, de flots de brique, qui, en ce cas, ont dû, eux aussi, être peints — en bleu, probablement, strié de lignes noires ondées, à l'égyptienne, pour imiter les moires et les cernes qui se jouent à la face des eaux du Nil. Rien ne le prouve péremptoirement, mais le détail n'a rien en soi de plus invraisemblable que le reste; il est bien certain, en tous cas, que la chapelle-navire ne pouvait émerger abruptement du sable. Elle devait se trouver au centre d'une sorte de plate-forme. Que cette plate-forme même ait été peinte, voire ondulée, pour pousser plus loin la copie du fleuve céleste, il n'y aurait là rien de plus surprenant que le soin curieux des détails pour la carène de la barque même.

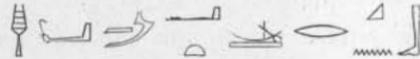
Si je me suis étendu si longuement sur la constitution matérielle de l'édifice du vaisseau-solaire, ce n'est pas pour le plaisir d'une reconstitution archéologique, dont la démonstration serait en pareil cas bien incomplète. Je voudrais arriver, par la suite, à retrouver dans les textes des allusions à plusieurs parties de la barque, et en venir par là à retrouver l'origine magique de ces textes; il a bien fallu commencer par les restituer dans la limite du possible, sous peine de raisonner sur des choses vagues. En second lieu, et surtout, la chapelle en forme de barque est une occasion encore unique de vérifier si ce que je pense depuis longtemps de la

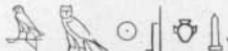
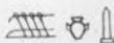
m'ont paru devoir être en métal doré, comme BORCHARDT l'avait déjà pensé (*Reheiligthum*, p. 58). J'appuie, en ce qui me concerne, cette restitution sur les statues de métal, surtout celle d'épervier en or, trouvées par QUIBELL à Hierakonpolis (cf. *Hierakonpolis*, C. 1, pl. XLI à XLIII). Il convient, ce me semble, de se figurer celles d'Abousir exécutées comme ces images, qui sont de date si voisine de notre navire: statues de métal mi-fondues, mi-battues au marteau, et clouées sur une âme en bois; yeux de quartz ou de pierre lucide, tenus à ciment dans les orbites et maintenus à l'intérieur par des pointes de métal; peut-être des colliers et des anneaux sur la poitrine et aux pattes, comme les grandes statues d'éperviers divins de l'époque thébaine. Le tout, bien entendu, présenté comme un ensemble de rapprochements vraisemblables, satisfaisants, et rien de plus. Le certain est l'existence de la série des accessoires canoniques qui font du navire une barque de Râ. Le détail ornemental reste hypothétique.

formation d'une série de textes religieux est fondé. Le cas ne s'est pas encore présenté dans des conditions aussi satisfaisantes. Les plans des édifices cultuels de l'Égypte ont tous un sens religieux très précis. Il n'a rien de mystique ni de hautement symbolique; il est magique et voilà tout. Mais l'embarras commence pour nous, quand nous voulons identifier la valeur exacte d'un angle de mur, d'un coude de corridor, de la marche d'un seuil, ou de la forme d'un plafond. Un bassin de quelques pouces de diamètre est un diminutif magique d'un lac, d'un étang de la géographie réelle de l'Égypte, et par contre coup, de la géographie du ciel égyptien qui la copie. Mais les moyens d'arriver à dire lequel, la plupart du temps, faute de reconnaître les caractéristiques conventionnelles qui faisaient que, pour un Égyptien, tel ou tel sanctuaire ne pouvait être que la copie magique d'une localité, et rien que cette copie? Ici, nous avons la chance de trouver une construction qui est un navire; le navire une fois identifié, il y aura un commencement de démonstration solide qui permettra de passer, progressivement, aux formes moins certaines pour le moment. Encore importait-il de bien s'assurer, au départ, que le navire est bien un navire, et un navire de Râ, pour n'avoir plus à remettre la question au débat.

Le vaisseau d'Abousir est-il une fantaisie religieuse exceptionnelle? J'entends par fantaisie la réalisation, unique en l'histoire, d'un concept particulier à un règne, sur la traduction matérielle des croyances relatives au navire divin. Les textes montrent que non, et qu'au moins pendant une certaine période, le navire de Râ a eu un rôle normal à côté des temples du type d'Abousir.

La Pierre de Palerme porte sur le dernier registre du bas de la face B, une mention décisive à cet égard. Il est question, à cet endroit, des donations ou des fondations de «monuments» faites par Nofiririkari, prédécesseur d'Ousirnîri,

à son temple solaire, le . Le passage est encore très nettement lisible et donne: 

¹. Il pouvait présenter quelque ambiguïté avant les fouilles d'Abousir. Comment supposer, en effet, qu'il existait un navire *mâdit*, qui était un édifice d'architecte? Naville put donc croire, à bon droit, qu'il s'agissait d'une barque mobile, semblables à toutes celles que les processions promenaient hors de la maison des dieux, la *Mâdit* réelle enfermée dans le tabernacle du *Banbonou*, et que Piankhi vit encore au septième siècle. Il traduisit donc: «on arrête la barque Maati vers l'angle sud».² Le sens initial de *shâ*, *sahâ* peut donner les idées de *fixer*, *arrêter* ou celui de *construire*, *édifier*, *ériger*. La découverte du navire d'Abousir permet de choisir sans hésiter la seconde nuance et de traduire «Construction de la barque solaire *Mâdit* au sud du mur du temple». Les rapprochements sont significatifs. D'une part, on a la certitude, contrôlée par les Mastabas, que le temple solaire de Nofririkari, le , dont Sethe a relevé autrefois toutes les prêtrises et les cultes secondaires,³ et dont on a ici les fondations religieuses, était bien un édifice du modèle du  d'Ousirniri. De l'autre la Pierre de Palerme parle d'une barque solaire *Mâdit*, aux accessoires significatifs, que l'on a élevée *au sud* du premier temple. Or, à Abousir, au sud du second, on retrouve un édifice que tout prouve être un navire. La conclusion est claire: dans les deux cas, l'édifice, copie ou abrégé du grand sanctuaire d'Héliopolis, comporte, comme complément, la construction d'un navire

¹ Voir le facsimile de cette face B. dans NAVILLE, *la Pierre de Palerme*, pl. II. — Le passage est dans la première colonne du dernier registre du bas, en allant de droite à gauche.

² NAVILLE, *Pierre de Palerme*, p. 20.

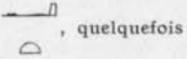
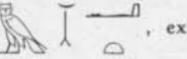
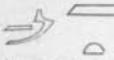
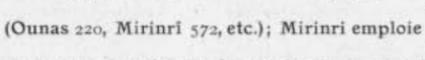
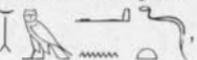
³ SETHE, *Æ. Z.*, t. XXXVII, *Article cité*, p. 112 ff. Les cultes secondaires d'Hathor et d'Harmakhouti sont conformes aux énoncés de la Pierre de Palerme.

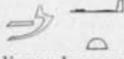
de Râ. Et la mention de son érection, comme une des fêtes remarquables du règne, montre assez l'importance religieuse attachée à ce monument. Il ne peut être un accessoire. De ce parallélisme parfait de l'inscription et des résultats matériels des fouilles, pour les deux sanctuaires de la V^e Dynastie, résulte d'abord cette constatation que le monument d'Abousir donne au passage de l'inscription son sens exact, tandis qu'à l'inverse, la Pierre de Palerme achève l'identification de l'édifice d'Abousir. On savait déjà¹ que c'était une des barques divines liées aux mythes solaires. On sait de plus que c'est la *Mâdit*.²

La *Mâdit* a été définie autrefois par Brugsch, qui a serré la question d'aussi près qu'il était possible en ce temps-là.³ Le sujet passe pour un de ceux sur lesquels tout a été dit, et les désaccords de l'écolent ne portent plus que sur des points de véritable dispute de théologiens de la vieille Egypte; par

¹ BORCHARDT (*Rehelligthum*, p. 16 et 58) a naturellement identifié comme il convenait le navire à l'une des deux barques, *Madit* ou *Somktit*, et s'est aidé de leurs traits signalétiques pour sa restauration archéologique; mais il n'a pas pris parti pour identifier l'édifice plutôt à l'une qu'à l'autre des deux embarcations. Il a cherché sans succès l'autre navire qui, en son idée, devait lui faire pendant de l'autre côté du grand temple. J'exposerai plus tard les raisons qui me font penser qu'il n'y a jamais pu y avoir que la *Madit*, sans second navire symétrique.

² *Mâdit*, *Maâdit* ou *Mâdzit*. J'ai adopté la première lecture dans la suite de ces «Recherches». La lecture *Maâdzit*, donnée par BORCHARDT, ne me paraît pas devoir être celle que l'on devrait donner comme lecture type. J'ai relevé environ cinquante orthographes du nom, dans les textes des Pyramides, qui, en raison de leur date de rédaction absolue, à Saqqarah, doivent faire loi, ce me semble, quand on parle des monuments de la V^e Dynastie. Ounas, Papi et Nofirkari préfèrent

presque partout , quelquefois , exceptionnellement ,
 (Ounas 220, Mirinri 572, etc.); Mirinri emploie  et 
(ex.: 256, 273, 294) et quelquefois la forme des trois premières versions (256-658 etc.);
Teti seul porte la variante nasalisée , (222-244) *ma-â-n-dzit*, tout

à fait pléonastique. D'autre part, la Pierre de Palerme porte la leçon , déjà signalée dans Ounas et Papi. Il ne m'a pas paru utile de compliquer le nom, en adoptant une orthographe qui apparaît, en résumé, exceptionnelle pour l'époque. Je donnerai aussi en leur temps, les raisons qui me font repousser la lecture *Msktit*, proposée par BORCHARDT pour la seconde des barques diverses, et m'en tiendrai à la vieille lecture *Smktit* en ce qui va suivre.

³ *Wörterbuch*, p. 1318, à propos de *Somktit*.

exemple la *Madit* est-elle du soir et *Somktit* du matin,¹ ou le contraire? ou n'est-ce pas une seule et même barque sous deux aspects, avec deux noms?² Que veut dire *madit*, et que signifie *somktit*.³ Les prêtres d'Héliopolis reconnaîtraient avec joie leurs spéculations dans ces discussions de l'égyptologie contemporaine. Nul doute que ces questions ne se soient posées aussi jadis, à l'ombre du *Banbonou*; nul doute non plus qu'on ne soit arrivé aux mêmes conclusions divergentes que nous manions aujourd'hui; conclusions qui, en dogme absolu, ont eu exactement le genre de valeur des gloses interprétatives du chap. XVII au «*Todtenbuch*». On en a décrit aussi les passagers divins et les itinéraires à travers l'autre monde.⁴ Peut-être aurait-on pu s'attacher davantage aux versions que donnent les formules répandues dans la compilation funéraire de ce même *Todtenbuch*.⁵ D'une manière ou d'une autre, et si étudiés qu'aient été le rôle et la nature des barques jumelles de Râ, à travers quelques centaines de textes, la question se spécialise quand il s'agit de la barque d'Abousir. Nous n'avons

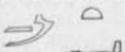
¹ On admettait généralement depuis BRUGSCH que *Madit* était celle du soir et *Somktit* celle du matin, jusqu'au moment où ERMAN a établi, d'une manière assez décisive, que c'était l'inverse, et son opinion paraît avoir rallié la majorité des suffrages.

² Cf. BORCHARDT, *Reheiligtum*, t. I, p. 52, qui montre que la question n'a pas fait de progrès depuis qu'elle a été posée, il y a plus de vingt ans.

³ BUDGE, *Gods of the Egyptians*, t. I, p. 323 a défendu l'étymologie *m-adit* «becoming strong» *Smktit* «becoming weak», qui a peut-être été égyptienne, mais qui semble un de ces jeux d'esprits comme on en trouve à tout instant dans les étymologies des listes géographiques d'Edfou, ou de Denderah, ou dans celles des hymnes du Livre des Morts.

⁴ Les divergences inconciliables des données, répandues sur les murs des temples, ou dans les différents itinéraires sur papyrus de l'autre monde, montrent assez la façon dont on a essayé d'adapter, bon gré mal gré, un thème à désinences héliopolitaines à des croyances locales, contradictoires entre elles. Il s'est passé pour la barque ce qui s'est passé pour les régions qu'elle traversait.

⁵ Chap. XV, LIII, CII, CXXIV, CXXX, CXXX, CXXXIV, CXLI, CXLV, CLII, CLIII, CLXXXV (non compris les divers hymnes à Râ en tête des versions thébaines) pour les passages parallèles en *Madit-Somktit*. Pour *Somktit* seule, au moins sept chapitres la mentionnent en plus, non compris les textes protothébains, encore incomplètement publiés. Aussi la liste n'est-elle nullement présentée ici comme totale.

D'ailleurs, la rédaction cursive  des diverses versions a amené, de bonne heure, d'assez plaisantes confusions avec Maït, la divinité que nous appelons la Vérité; de là, des passages assez nombreux qui ne se comprennent bien que restitués au navire du Soleil.

pas à nous préoccuper ici de la totalité des passages relatifs à la *Madit* dans la littérature religieuse. Ayant affaire à un temple élevé par un roi déterminé, et à côté duquel est une *Mâdit*, également consacrée par lui, nous avons à rechercher, en première ligne, s'il n'y a pas des textes qui rentrent particulièrement dans cette donnée, et qui nous montrent la barque du soleil, considérée spécialement dans ses rapports avec la personne du Roi. Ces textes existent; ils forment même un assez gros répertoire, et sous leur forme actuelle, sont entrés dans le *corpus* des textes des Pyramides. Je ne crois pas que leur ensemble ait encore fait l'objet d'une étude particulière.

Il est cependant difficile de parcourir le répertoire des Pyramides sans être frappé du nombre des passages où s'affirme l'importance des *Madit-Somkitit*. Elles reparaissent dans une vingtaine de chapitres environ, et comme une bonne partie de ces chapitres figurent dans les Synoptiques, il paraît malaisé de les classer dans la partie du formulaire qui se réfère au rituel d'ordre secondaire. Je donnerai dès à présent le tableau des versions que je connais. Je ne le présente nullement comme complet; à défaut de l'admirable index de Schack-Shakenburg, resté inachevé, j'ai dû recourir au mien, encore des plus imparfaits, et plusieurs mentions ont pu m'échapper. La numération des chapitres est celle adoptée partout depuis le travail de Schack;¹ en regard les leçons des cinq exemplaires des Pyramides, et rien que celles-là.² Le tableau évitera au lecteur de perdre son temps à l'ennuyeuse recherche des équivalences dans les tables de concordance de Schack;

¹ Elle a été adoptée ici pour plus de commodité et en raison de son emploi constant en égyptologie. Cela ne signifie nullement une adhésion à un système de numération dont les inconvénients apparaîtront chaque jour plus évidents. Ils sont, dès à présent, au moins aussi gênants que ceux qu'a produits le système conventionnel de numération du «*Todtenbuch*», dont on ne sait plus comment étiqueter aujourd'hui les nouvelles versions.

² Pour les rares passages qui se retrouvent sous la même forme de rédaction, soit dans les temples dits funéraires, soit dans les adaptations mortuaires privées d'époque postérieure, il m'a paru bien inutile de les faire figurer ici, pour compliquer le tableau sans profit. Je renvoie simplement à l'édition de MASPERO, où l'on trouvera reproduits ou mentionnés les parallèles des chapitres en question.

il me permettra de citer simplement en note les numéros des chapitres, dont le tableau donnera en regard les leçons particulières. J'éviterai aussi ces notes touffues, et d'érudition de façade, dont on abuse tant aujourd'hui. Enfin, je crois que l'aspect optique de ce tableau lui-même, avec les différences qu'il présente de Pyramide à Pyramide, suggérera, à première vue, plus d'une réflexion :

Chapitre	Ounas	Teti	Papi	Mirinri	Nofirkari
XII	220	»	»	»	»
XVII	292	»	»	»	»
LV	470	222	»	»	»
XCVI	595	»	681	»	»
C	605	»	»	»	»
CXCV	»	344	»	»	»
CCLIV a	»	»	176	256	886
b	»	»	178	273	889
CCLVI	»	»	183	294	897
CCXC	»	»	400	570	1177
CCXCI	»	»	405	579	1184
CCCXI	»	»	567	»	»
CCCXXXII	»	»	644	»	»
CCCXXXIX	»	»	670	658	1272
CCCCII	»	»	»	»	171
CCCCXIII	»	»	»	338	763
CCCCXLV	»	»	474	»	1262
CCCCXLIX	»	»	»	»	1318

Je ne sais pas s'il existe dans tout le livre des Pyramides beaucoup de séries, se rapportant à une même localité, ou à un même objet de culte, où les concordances des trois synoptiques soient aussi fournies, ce qui est toujours l'indice, en pareil cas, d'un cérémoniel fondamental. Comme partout ailleurs, on retrouve cette contre-partie significative de la dis-

parition des versions d'Ounas-Teti au moment où apparaît la rédaction des synoptiques (à part l'exception du chap. XCVI).

Examinons d'abord le tout, sans distinguer l'une de l'autre les deux barques jumelles, — la suite montrera assez le caractère artificiel et de pure rhétorique de ces partages symétriques des attributions ou des qualités entre la *Madit* et la *Somkitit*. Et réunissons d'abord l'ensemble de ce qu'apprennent les formules, pour en répartir ensuite les données sur les cérémonies respectives qu'elles décrivent. Le Roi déclare venir à *Madit-Somkitit* (XII).¹ Elle l'appelle, elle déclare le connaître (LV, dans Teti seulement, dont le texte plus développé offre des différences considérables avec la version d'Ounas; et CCLVI).² Tantôt dans des litanies générales, tantôt pour une équation magique spéciale, on déclare qu'elle est la langue même du roi, ou surtout les parties de son corps qui vont par paire, et qui servent à l'essentiel des actes de la vie souveraine, les pieds qui parcourent le domaine, les yeux qui le voient, les fesses qui posent sur le trône (CCCXI, et CCCXIII; ce dernier, mutilé dans Mirinri, n'y donne pas le passage). On parle ailleurs des deux battants de la porte derrière laquelle elle repose (XCVI—). Le roi en prend possession, en exécutant les actes typiques du propriétaire d'une embarcation, la manœuvre à l'aviron, *Khanouit* (LV),³ et en vidant l'eau à l'écope (LV et CCLVI) il prend puissance, par la déclaration qu'il les connaît, des uræus de la double barque divine (LV). Il y voit son corps (LV), il y est couché, il y veille debout (CCCXXXIX). Il s'y meut, descend avec elle (C, où

¹ Ounas 220, où la tournure à la première personne subsiste encore dans le prononcé de l'incantation.

² On verra que le CCLVI n'est qu'un arrangement abrégé du thème, dont le LV est le centre. (Ounas 460 ff., Teti 211—216 ff.). Le parallélisme a échappé au classement de Schack, et sa numération empêche de suivre l'évolution de la formule.

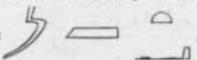
³ Les rames gouvernails du vaisseau sont déclarées être l'une en acacia, l'autre en cèdre au ch. CCCXLIX où la *Madit-Smkitit* n'est pas nommée expressément, mais doit bien être, d'après les formules analogues, le navire sur lequel la suite du chapitre fait naviguer le roi «sur le bassin de sa maison».

le passage semble corrompu),¹ et tous les termes spéciaux du cérémonial y passent, la « sortie », la « descente », la « manifestation brillante » (XVIII, CCCCII, etc.). La barque divine l'emène vers le pays des dieux (CXCXV).² Une série d'équations assure le succès du voyage et l'apparition, forte et vivante, du Roi à l'Orient, chaque matin, comme Ra lui-même (CCLIV a et b). Ailleurs, le navire va moins loin, et le Roi y apparaît au jour du renouvellement (?) (CCCCII). Un autre groupe se rapporte directement à l'embarcation, et n'a d'effet sur la personne du roi divinisé que dans le contexte, ou par contre-coup. Une formule place Sokaris à bord de la *Madit* (CCCXXXII); une autre fait de *Madit* celle « qui a enfanté Khafit-To,  » (CCXCI); l'offrande la fait apparaître, les portes ouvertes (C). Une déclaration assure qu'elle est solide et durable (CCCCXLV). Enfin le passeur de la *Madit* qui la mène en Ialou est l'objet d'une conjuration spéciale, dont le sens m'est encore douteux (CCXC).³

Je me suis borné à citer dans un ordre apparent, mais artificiel, la série des chapitres. A première vue, un certain nombre sont ou contradictoires, ou obscurs ou inapplicables au cas qui nous occupe (par exemple, celui des battants de porte d'un sanctuaire où est enfermé la *Madit*). Il faudra cependant, en bonne critique, justifier de leur existence. Mais on est autorisé à rechercher préalablement s'il n'y en a pas un qui s'ajuste, ou semble s'ajuster plus exactement au navire

¹ Le parallélisme entre la sortie *pirit* de la *Madit*, et la descente *ha* a été rompu par la rédaction grammaticale du passage. Il peut être restitué par les analogues.

² = Teti 344, dont le sens, assez obscur, décèle l'abréviation d'une rédaction plus explicite.

³ Je fais mes réserves sur cette dernière formule, où la leçon  a obligé MASPERO (*Pyr.*, p. 205) à traduire par *Passeur véritable*. J'ai supposé, mais sans preuves formelles, je le reconnais, que le manuscrit confié à l'atelier des graveurs avait oublié le  de , la *Madit*, souvent écrite de cette façon, sans le déterminatif de la barque. Le sens deviendrait plus satisfaisant, mais c'est tout ce qu'on peut dire expressément.

d'Abousir. Or le chapitre CCLIV paraît s'y adapter de la manière la plus satisfaisante. Il se trouve précisément que c'est celui où les mentions de la *Somkitit-Madit* sont répétées avec le plus d'insistance, qu'il possède une version bien établie, et à peu près identique, dans les trois synoptiques (voir le tableau), et que, si je ne me suis pas trompé, le contexte montre qu'il est l'équivalent du ch. LVI, dont les seuls changements consistent à ne pas nommer formellement la barque.¹ Si le rapprochement est juste, on aurait la rédaction spéciale de la *Somkitit-Madit* dans les cinq versions des Pyramides. Je n'argumenterai cependant, par prudence, que sur les synoptiques.

Que l'on veuille bien se rappeler la situation exacte du grand navire d'Abousir aux deux statues d'Épervier. Il est sur le point exact de la frontière qui sépare ce monde-ci, la terre des vivants, de l'autre terre, celle où vont les morts et où règnent les dieux, à la limite des terres cultivées et des sables du désert. Sa proue est tournée vers l'Occident, comme s'il s'appêtait à quitter la vallée du Nil pour entrer dans l'au-delà. Il porte à son bord les deux éperviers que l'iconographie nous permet, sans doute possible, de déclarer être Ra et Harmakhouti, le »Râ auprès d'Harmakhouti, Harmakhouti auprès de Râ» de tout le formulaire. Et voyons ce que

¹ La discussion nous entraînerait beaucoup trop loin. Je prie ceux qui voudraient s'assurer de plus près du rapprochement de remarquer 1° d'une part l'attache du LVI aux opérations faites sur la *Madit-Somkitit* au chap. LV; 2° la rédaction de l'incantation »qu'embrasse le double horizon, etc.» dans le LVI et le CCLIV; 3° le fragment identique du CCLIII, qui reparaît développé dans le CCLIV. Nous retrouvons, ce semble, un des faits les plus fréquents dans la comparaison des cinq versions, à savoir le dispersement matériel de courtes subdivisions de formules, mot à mot semblables, mais qui se trouvent séparées, en fait, dans les cinq versions, sans être cependant très loin l'une de l'autre. Ce sont des faits de ce genre, et l'observation de la façon dont se comportaient les chapitres courts, qui m'ont amené, depuis longtemps, à voir dans la compilation des formules actuelles des Pyramides, les longues au moins, la réunion de séries originales très-courtes, correspondant dans une cérémonie, ou sur un bas relief du temple, à un geste, à une figure ou à un objet. Leur réunion s'est faite avec des abréviations, des omissions, des changements d'ordre qui expliquent, en partie, bon nombre des divergences des cinq versions des Pyramides. Je citerai, dans cet ordre d'idées, et comme se rapportant à notre sujet le CCCCXIII (les deux yeux de N...) qui se confond par »couches» régulières avec le CCCLXXXIII de Mirinri, qui lui, cependant, ne comporte plus le développement sur la *Madit-Somkitit* assimilée aux yeux du Roi.

dit notre chapitre: Sa rédaction prouve, ce semble, qu'il forme la pièce de résistance, le passage central, autour duquel se sont soudés, de différentes manières, les groupes de formules brèves d'autrefois, antérieures ou postérieures à ce moment décisif de l'incaution.

»Fais que le double horizon étreigne la Mâdit, afin que Râ y navigne avec Harmakhouti vers l'horizon.»

Ce début est assez fréquent. Je pourrais citer un bon nombre de chapitres des Pyramides, où l'adjuration magique débute de la même façon, sans que la *Mâdit-Somktit* soit nommée, ou sans qu'il s'agisse d'elle. On veut »que Râ soit

étreint»,  entre ce double horizon au chap. LV,¹ et au chap. CCLXII, où il est seul avec le roi;² on récite la même conjuration sur les quatre Horus que le roi s'assimile, au chap. CCLXXVII;³ sur Hor et Ra au chapitre CCLXXX,⁴ etc. Chaque fois, il s'est agi d'une navigation, lointaine dans le premier cas et embrassant le périple du monde, ou sa figuration; bornée, dans les autres, à un des points géographiques des marais ou prairies d'Ialou. Ce début correspond simplement à ces débuts évonymes du rituel magique, qui cherche à garantir propice la région, ou l'emplacement, à l'intérieur desquels l'acte même va se passer.⁵ L'»étreinte» des deux horizons, ou de ce que notre jargon égyptologique dénomme ainsi, paraît réservée au début de la promenade des barques portatives, soit sur un lac sacré, soit dans une chapelle dont les deux murs latéraux sont assimilés à la banquette de terre des deux berges

¹ = Ounas 471, Teti 224 et Papi 171.

² = Papi 202 = Mirinri 374 = Nofirkari 343.

³ = Papi 247 = Mirinri 466 = Nofirkari 1056.

⁴ = Papi 278 = Mirinri 520 = Nofirkari 1101.

⁵ Les analogues se retrouvent au début d'autres actes du cérémonial, et y sont l'incipit de style. Par exemple: »S'ouvrent les portes du ciel, s'ouvrent les portes du Qobhou» à l'ouverture des battants de porte d'une chapelle; »Le ciel gronde, la terre tremble» à la sortie du roi, ou d'une de ses statues, d'une des chambres du temple. Quant à la double déclaration avec réciprocité (Ta pureté est la pureté de Thot et la pureté de Thot est ta pureté, etc., par exemple), elle est connue, depuis longtemps, dans l'étude des valeurs magiques. L'application qui en est faite ici montre une rédaction plus raffinée, mais se rattachant, en magie, à un groupe commun.

du circuit céleste, *khout*, au ras de l'horizon. Ceci pour la cérémonie, *diminuée*, du propre du temps ordinaire dans le temple. Dans la cérémonie *pleine*, comme c'est le cas à Abousir, elle est placée au début de l'office qui va faire partir le double de tout ce qui se meut sur cette terre, pendant ce même office, et lui faire accomplir le périple divin de Râ.

Passons sur le cliquetis voulu de *khouti*, Hor-m- *khouti*, *khout*, ordinaire à ces formules. Le second verset cadencé déclare:

»Fais que Somktit soit étreinte entre le double *khout* pour que Horkhouiti y navigue avec Râ vers le khout.»

L'opération a fait un progrès. Elle a associé les destinées de Ra et d'Harmakhis, dans les deux moments de leur prépondérance successive, ou, si l'on tient à ce qu'il y ait deux navires distincts, sur la *Mâdit* d'Harmakhis et sur la *Somktit* de Râ. Râ et Harmakhis ne font plus qu'un dans le parcours circulaire du monde. Il s'agit de glisser le Roi et de le substituer d'abord à un des deux dieux, puis au second, en sorte qu'il soit devenu la totalité de l'être divin, tout en gardant à chaque phase le soutien de la divinité à laquelle il se superpose. Et deux versets à déclamation symétrique produisent ce résultat:

»Par le fait  de Papi que voici, Madit a été enfermée entre le double Khout, (en sorte que) Papi que voici sort avec Râ vers le Khout.»

Il y a eu en même temps un autre progrès. La barque n'est pas seulement assurée de naviguer (*dzaï*) sur le fleuve qui ceinture le monde; elle est désormais obligée de sortir (*pir*), de réapparaître au jour, ayant à son bord le roi. Papi est devenu, en cette moitié d'opération, l'Épervier Hor khouti. La seconde moitié fait de lui l'Épervier Râ.

»Par le fait de Papi que voici, Mâdit a été enfermée entre le double Khout (en sorte que) Papi que voici sort avec Horkhouti vers le Khout.»

Les deux éperviers placés de front à El Bershèh et à Abousir sont désormais expliqués.

Cette première partie de la cérémonie est suivie d'un temps d'arrêt dans la conjuration proprement dite. On s'arrête pour constater l'effet produit. Papi réapparaît donc le matin à l'Orient du ciel, il voit, en son voyage, l'enviable région de l'étang de Sahsah, et il retrouve les *Lumineux* (*khou*) qui sont à l'abri de la faim et de la soif, grâce à ce que leur bouche est *apirou* » et comme Papi que voici (lui aussi) a sa bouche *apirou* » il trouve place parmi eux.

Le total de l'effet obtenu semblerait suffisant pour qu'il n'y ait plus rien à obtenir. Ce serait ne pas tenir compte de la fameuse division bipartite du monde et de tout ce qui est diminutif du monde (temple, chapelle, côtés d'un objet) non plus que la subdivision de chacune de ces deux parties en deux, soit en couples d'objets alternés, soit en paire de localités; on arrive ainsi à former, dans un autre jeu de combinaison magique, les quatre »maisons» du monde, ayant chacune leur désinence, leur incarnation en un objet ou un être, et les versets qui leur reviennent respectivement. Le premier quatrain a réglé l'assurance des destinées de Papi pour les marais du Sahsah et un abreuvoir dont le nom ne nous est pas donné; un second quatrain va faire de même pour la région de Mafkait et le bassin Mona, qui me semblent donner l'Orient et le Sud. Chemin faisant, on gagnera quelque chose de plus dans le degré d'efficacité de l'incantation.

»Fais que la Mâdit, etc., vers le Khouit»

»Fais que la Somktit, etc., vers le Khouit»

Le troisième et le quatrième verset de la première incantation se réduisent pour Papi à une clause unique:

»Par le fait de Papi que voici, la Mâdit a été étreinte entre le double Khouit (en sorte que) Papi que voici y sort *vivant et fort*, avec Ra, vers le Khouit.»

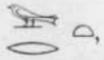
Cette abréviation n'est qu'une simple omission de la quatrième déclamation. La version de Mirinri donne le jeu complet des quatre phrases (273—278), et celle de Nofirkari de même (889—890).

Les points de comparaison avec les morceaux de même allure sont déjà connus, en assez grand nombre, dans le rituel des temples, ou celui de l'intronisation d'une statue funéraire, pour suggérer que le chant de cette formule correspond, avec les coupures rythmées, à une strophe avec antistrophe, terminée chacune par une station. Si l'on applique ceci à la cérémonie *pleine* — et j'entends toujours par ce terme une cérémonie s'accomplissant autour d'un édifice, avec chœurs et personnages guidés par la *khri-habi* —, on peut se figurer le cortège faisant le tour \equiv de la barque, »en passant par son Nord». La première strophe, à quatre versets, se prononçait en marchant le long de son flanc Sud; un arrêt à son avant, à l'Ouest, décrivait le résultat obtenu pour les »maisons» de l'Ouest et du Nord; la seconde strophe était psalmodiée en longeant son côté Nord; en arrivant à l'arrière, à l'Est, côté de »la sortie de Ra Horkhouti à l'Orient» on constatait que, comme lui, Papi sortirait vivant et fort. Le cercle magique est ainsi tracé autour de l'édifice enchanté. Dans les cérémonies réduites, telles que celles qui se déroulaient, par exemple, dans les chambres d'Abydos ou de Medinet-Hobou, j'imagine, mais sans preuves péremptoires, les cérémonies accomplies autour de la barque portative déposée sur l'axe médial de la chambre, figuration symbolique du fleuve céleste, dans tous les édifices ou dans leurs parties. Il faudrait, pour décider, avoir sous les yeux les bas-reliefs des barques et le contexte, ainsi que les noms des chambres. J'ignore comment les choses se passèrent lorsque, de réduction en réduction, le cérémonial s'en fut aux Pyramides, qui nous ont gardé les tronçons du texte, mais sans le secours des images. Etait-ce au caveau?

Bien plus probablement dans la chapelle funéraire, devenu un abrégé du monde. Le certain est que, comme il n'y a pas de formule sans son support matériel, les versets étaient récités sur une réduction de *Mâdit-Somktit*, comme les chapitres des navires de *l'Amdouaït* thébain ont été jadis récités sur autant de figures magiques réelles qu'il y en a de peintes sur les murs des syringes au Biban el Molouk. Les galères ou les débris d'esquifs divins retrouvées par Loret au Biban el Molouk en font foi. Le Livre des Morts procédait de même pour tous les bateaux décrits en ses chapitres, et en plaçait des réductions près du cercueil.

La chapitre CCLVI paraît se rattacher fortement au même groupe d'épisodes, si l'on considère que dans les trois synoptiques, il reparait à la même place, et qu'il y a une intention évidente de reprendre l'assertion du CCLIV que Papi »sort vivant et fort». Il débute par une adjuration au

»nautonnier» , suivie d'une série d'assimilations magiques à l'Hor-Sit, qui n'ont rien d'essentiel à notre sujet, et déclare »voici que ce Papi que voici vient, voici que Papi sort en vie et en force. Papi a couru *les hauteurs du ciel*. Les grands du Château Blanc n'ont pas repoussé Papi du pavillon du firmament (*Maskhonit*); *la barque Madit appelle ce Papi* et c'est *ce Papi qui l'écoppe*. Ra fait ce Papi maître de la vie et de la force». Si nous prenons cette version, commune à Papi, Mirînri et Nofirkari, on remarque que tout un passage ressemble, singulièrement à la version du LV dans Teti, à partir de la »Demeure blanche». Celui-ci dit en effet:

»Teti a passé dans la grande barque, 
, les *grands du Château Blanc* ne l'ont pas repoussé du pavillon du firmament, voici que Teti est arrivé à la *hauteur et à la largeur du ciel*, et les créatures (?) l'ont vu, la barque Somktit l'a connu, c'est Teti qui exécute la

manœuvre de l'aviron (*Khani am s*), la *barque Mândzit*¹ l'appelle et c'est Papi qui l'écoppe, (*panka s*);² il a vu son corps dans la *Somktit*, il connaît les (?) urœus de la Mândzit. Et le dieu a appelé Teti, en son nom par lequel il chasse les grêlons. Et il introduit (Teti) à Râ».

Or la version de Teti entraîne à son tour celle d'Ounas, qui donne les choses d'une façon un peu différente. Les parties communes seront indiquées en italiques: »Ounas s'est avancé vers sa demeure, on ne lui prend point ses provisions dans la grande barque, les grands du Château Blanc ne l'ont pas repoussé au pavillon du firmament. Voici donc Ounas arrivé à la hauteur et à la largeur du ciel, il a vu son corps dans la *Somktit* et il y a manœuvré de la rame, il a connu les (?) urœus de la *Madit* et il a écopé la *Madit*, et les créatures l'ont vu. Les grêlons du ciel l'ont battu. (?) Ils introduisent Ounas à Râ».

La version d'Ounas est en somme un abrégé défectueux, mais qui éclaire certains passages bien obscurs dans ce galimatias magique. J'y reviendrai dans un instant. Tel quel, le LV ressemble singulièrement au CCLVI, mutilé lui aussi, mais d'une autre façon. La certitude s'accroît, lorsque l'on voit le LVI déclarer à côté: »Fais que Ra soit enfermé entre le double horizon pour qu'il y navigue vers l'horizon, etc.»

¹ J'ai signalé en son lieu cette orthographe de Mâdit.

²  peut signifier *laver*, et ce premier sens a été donné par MASPERO pour

la traduction du texte d'Ounas. Le second sens d'*écoper*, qu'il a proposé, dès la traduction du texte de Papi (*Inscriptions des Pyr. de Saqqarah*) semble préférable. La série des variantes du déterminatif du mot, réunie dans le fragment d'Index de Schack-Schakenburg (p. 88) donne tantôt un homme tenant un vase plat à bout de bras, tantôt deux bras embrassant ce même objet, tantôt enfin le récipient tout seul. L'idée de l'écope est d'autant plus satisfaisante qu'elle semble avoir fait partie de la série canonique des accessoires que doit décrire un hymne, ou un texte magique, descriptif de bateau. L'hymne d'Edfou à la barque d'Horus cité par NAVILLE (*Mythe d'Horus VII*) dit »son écope de vrai lapis-lazuli étanche l'eau de la cale parfaitement». Le sens de vider, étancher, écopper est d'accord avec l'interrogatoire du chap. XCIX du Livre des Morts où la *Madzabit* du bateau est assimilée à la main d'Isis

qui étanche  × le sang de l'Œil d'Horus (= l'eau de la coque).

 △

La suite serait trop longue à citer; elle n'est qu'une rédaction abrégée en un quatrain et un »arrêt» du CCLIV des synoptiques, avec des échanges de noms mystiques pour les divinités et localités des quatre maisons. Je ne crois pas que l'on puisse refuser de voir dans toutes ces concordances tout autre chose que des coïncidences simples, et que nous tenons, avec ses déformations ou ses gloses, un exemplaire, commun aux cinq versions des Pyramides, et qui se référait à la Madit Somktit. Le CCLIV (alias LVI) forme donc l'incantation préparatoire, et le CCLVI (alias LV, au moins pour partie), donne la suite de l'opération. Peu importe que, dans Ounas-Teti, elle le précède. L'essentiel est la juxtaposition. Les cercueils protothébains nous ont familiarisés avec les séquences renversées ou les »croisements» de chapitres. Prenons donc les renseignements donnés à la fois par la combinaison du CCLVI—LV. J'aurais voulu en donner une leçon critique, mais les difficultés du texte même ne sont rien par elles-mêmes. Le malheur est qu'elles entraînent à des questions connexes, qui allongeraient indéfiniment le débat.

Les parties qui n'offrent aucune obscurité suffisent heureusement à reconstituer l'essentiel de l'action, qui est la prise de possession de la barque. Le roi, (ou sa statue) apparaît »en vie et en force»; sa venue est signalée, les acclamations poussées. Les esprits liés de la double barque divine le saluent, l'appellent. Il exécute un simulacre de manœuvre du gouvernail, et la cérémonie ressemble probablement, d'assez près, à ces simulacres de course autour du monde des temples classiques, où l'acte se réduit à courir une rame à la main; il fait le geste de vider l'eau de la coque (*panka*); il a ainsi accompli les deux actes essentiels d'un maître de pirogue. Il se place matériellement à bord; »son corps y est». Il nomme par son nom la partie de la barque, ou les esprits de la barque, qui sont qualifiés d'urœus. Bref, il a accompli,

en l'énonçant au fur et à mesure, tout ce qui le met en possession de l'édifice.

Bien des détails manquent encore, qui seraient l'œuvre patiente de l'archéologie. J'ai donné ici, en la changeant si peu que ce n'est rien, la traduction de la première heure. Mais qu'est-ce que les *uræus*, et ce passage des *grêlons*? et que sont ces grands du Château blanc, ce ciel, ces provisions?

Il n'y a pas de grandes difficultés à voir dans les »Grands de la Demeure Blanche» une désignation d'êtres ou d'objets divinisés appartenant à la barque. Qu'il ne s'agisse pas d'un édifice du genre d'un *hâit* ordinaire, c'est ce que montre le signe employé dans les Pyramides, où le  est inscrit non pas dans le rectangle , mais dans l'édifice à frise *âhâ* , qui reparaît quelquefois à bord des barques du soleil. On se souvient que les barques d'El Bershèh ont leur coque peinte en blanc et que la *Madit* d'Abousir l'était aussi. Faut-il voir dans ce terme une désignation de l'édifice-vaisseau tout entier, ou d'une de ses parties? ¹ Un peu plus haut, on l'appelle le »grand navire» *khan-ôïrou*. Tous ces termes auraient pour but de mieux assurer l'effet magique de la formule, en sorte que la copie du navire de Râ soit si obligée d'être son double, que tout ce qu'on fera à son bord se répercute immédiatement à bord du vrai navire de Râ au ciel; que l'on puisse, en quelque sorte, gouverner la *Mâdit*

¹ Cf. par exemple LANZONE, *Dizionario* pl. CXI. J'hésite à proposer pour le



la désignation spéciale d'une partie du navire, qui serait la sorte de caisse à fers de lances dont est coiffée la proue des barques solaires, et où perche souvent un *ôïrou*  dans les représentations des papyrus. Il faudrait être plus sûr que je n'arrive à l'être du sens réel du pavillon du firmament de cette *Maskhonit Sahoudit* qui joue sur les mots *m skhn* et qui désigne une des superstructures du pont; mais laquelle au juste? Peut-être aussi le Château-Blanc désigne-t-il un des caissons rectangulaires du pont, celui que les barques de Bershèh montrent en arrière du pilier central des éperviers, et précédé de la hampe du shosou.

céleste, en manœuvrant sur le pont de sa réplique faite de main d'homme.

La valeur du «ciel» n'est pas un grand embarras non plus, pour ce passage où le Roi en parcourt «la longueur et la largeur» . De tout temps, les plafonds et les terrasses des temples ont été assimilés au ciel pour les représentations et pour la valeur des cérémonies qui s'y accomplissent. Tout ce qu'on y faisait se faisait «au ciel». La barque d'Abousir étant un temple, rien de surprenant que sa terrasse, c'est-à-dire son pont de bois, ait été assimilée au ciel. Le Roi en prend possession, et l'indication qu'il le parcourt dans ses deux dimensions est un des actes d'emprise, à ajouter à ceux que l'on a vus.

La question des urœus n'est pas difficile comme sens général; elle l'est, lorsqu'il s'agit d'attribuer ces urœus à une partie bien définie du bateau. L'iconographie ne parait pas indiquer qu'il s'agisse de têtes de rame terminées par des serpents à couronne du Nord et du Sud, ou des sommets des poteaux qui supportent ces rames. Les têtes d'épervier sont la règle, et les débris de bâtiments du Biban el Molouk montrent en majorité des ornements de ce genre.¹ Faut-il y voir une simple allusion aux divinités féminines de la barque, personnifiées en urœus, comme elles deviennent ailleurs Isis et Nephtys? Je ne le crois pas; Isis et Nephtys sont des identifications de choses ou d'édifices allant par couple. On se sert par exemple de cette dénomination pour les deux tours du pylone. En sorte que cette tautologie nous ramènerait à rechercher deux objets réels faisant paire et divinisés. Tout compte fait, j'y verrais le dénomination des gros câbles d'amarrage ou de hâlage des navires égyptiens. On

¹ DARESSY, *Fouilles de la Vallée des Rois*, LII, LIII et texte, n° 5094 à 5138. La barque de Ra-Horkhouthi se termine par deux têtes de serpents dans le tableau de la chapelle de Medinet-Habou (Salle XXIV de la description de DARESSY, *ouvr. cité*, p. 153), mais je n'ose faire état de cette figure.

sait combien les Egyptiens ont aimé comparer à l'urœus tout ce qui serpente, s'enroule; la flamme urœus était une image qui les comblait d'aise, tant elle rendait bien, à la fois, le contour matériel du feu montant au ciel et l'air brillant qu'il semblait dégager.¹ Cette conjecture est d'autant plus autorisée que le répertoire iconographique montre effectivement, à maintes reprises, les cordes des barques divines terminées en tête de serpent.²

Revenons maintenant à la fin si obscure du chap. LV. Les deux versions d'Ounas et de Teti ont donné la traduction littérale que voici:

Ounas (les génies lumineux lui ont rendu témoignage),³ les grêlons du ciel l'ont battu et ils introduisent Ounas à Râ.

Teti. Et Dieu a appelé Teti en son nom par lequel il chasse les grêlons loin d'elles (les urœus), et il introduit [Teti] à Ra.⁴

On voit combien cette fin est peu satisfaisante. Non seulement elle est pénible au point de vue grammatical, (surtout dans la clause de Teti), mais, au point de vue du sens général, elle s'harmonise mal avec le reste de la déclaration. Il n'y a aucun avantage, par une assertion magique, à assurer le passager de la barque divine qu'il sera battu par les grêlons du ciel; les chasser ne vaut guère mieux, d'autant qu'il y aurait au ciel bien des dangers plus urgents à conjurer, si l'incantation s'engageait dans la liste des périls à conjurer. Enfin, qu'est ce dieu anonyme qui surgit tout à coup? L'explication du texte corrompu ou mutilé présente toujours,

¹ Voir par exemple l'«urœus de flamme» qui voit l'âme du Roi» au chap. LXIII (= Ounas 504 Teti 321); ce qui veut décrire, tout simplement, le bas relief bien connu où le Roi s'avance, tandis qu'un prêtre, se retournant, fait brûler, devant sa face, l'encens déposé dans un brûle-parfum à long manche.

² Cf. par exemple quelques unes des cordes des barques solaires figurées dans le *Dizionario* de LANZONE pl. CLXXX ff. au Tombeau de Seti I^{er}.

³ Ce fragment de scène a été reporté dans la rédaction de Teti après l'affirmation que le Roi est arrivé «à la hauteur et à la largeur du ciel».

⁴ MASPERO, *Pyramides de Saqqarah*, p. 62 et 112.

en critique, un certain danger; c'est la dernière ressource à employer; mais voici, à ce qu'il semble, un des cas où il faut bien en venir là.

Les versions d'Ounas et de Teti, mises au dessous l'une de l'autre, révèlent à première vue ce qui s'est passé, si les mots semblables, ou parallèles, sont placés en correspondance.



On remarque en effet, de suite, que la version d'Ounas «ils introduisent ce N... auprès de Râ» est construite régulièrement et que le   de la version de Teti pourrait bien être une adaptation pénible du  d'Ounas, mis en mauvaise place. En pareil cas, le texte d'Ounas donnerait l'original exact. Ceci suppose un pluriel dans ce qui précède. La version d'Ounas en donne bien un, les grêlons, *Shonitou*. Mais le sens devient inacceptable. Teti donne un sens très convenable d'un dieu qui reforme les *shonitou* en question, mais alors le pluriel de la fin n'est plus justifié. Cependant la version de Teti est plus longue et se déroule régulièrement dans tout son début; elle semble respecter plus fidèlement l'original. En serrant de plus près le début, on remarque qu'Ounas emploie *shadou* et Teti *khosbouf*. N'y aurait-il pas eu une sorte de «bourdon» typographique, si j'ose m'exprimer ainsi, qui a fait mêler deux lignes exactement semblables, à ce mot près, et qui a amené aux deux versions inacceptables des Pyramides? Je le crois d'autant plus volontiers que les deux mots s'opposent assez bien l'un à l'autre. *Shad*, *Shadou* a parmi ses nombreux sens celui d'*amararrer*, *lier*, *rapprocher*; *khosbouf* celui de *repousser*, *écar-*

ter.¹ Ce serait l'allusion, si fréquente en cette forme, à un acte en deux gestes, *rapprocher* et *écarter*, réparti en deux versets symétriques. Mais rapprocher et écarter quoi? Il ne peut s'agir que des *shonitou*. Le sens de grêlons a pu être suggéré par le signe d'Ounas, cette sorte de planchette, assez semblable au signe du ciel et d'où semblent tomber des raies obliques terminées en petites sphères ; le sens de *tourmente*, *orage* du mot *shonit* a fait le reste. Le signe peut être un déterminatif phonétique abusif; mais est-il bien certain même qu'il s'agisse d'un phénomène qui n'a pas grand chose à faire dans la description, qui n'est rien moins qu'évonymes, et qui enfin, en Egypte, est un phénomène météorologique pour ainsi dire inconnu? Les bas reliefs memphites montrent le mot *shonit* employé dans le sens de *cordes tressées*, par exemple au tombeau de Phtahetep,² dans la scène de la fabrication des canots de papyrus; ou en images aux tombeaux de Anta à Deshashèh,³ où une série de  montre qu'il s'agit des cordes préparées pour les ligatures de l'embarcation. Et qui sait si ce signe apparent du ciel d'où s'échappent des traits n'est pas un montant de bois percé de trous, d'où pendent des cordes avec leur boucle de tête, montant dont les barques d'El Bershèh nous offrent précisément un exemple assez probant?⁴ Le sens général de câble, cordage, n'offre, en tous cas, aucune impossibilité de fonds à être combiné avec les verbes *shadou* et *khsouf*; c'est *ramener à soi* et *écarter le câble*, lier ou détacher, et ce serait le terme technique d'une de ces manœuvres que nous

¹ Voir pour le premier les passages du Livre des Morts auxquels renvoie l'Index du *Book of the Dead* de BUDGE, au mot *shad*. et S. LEVI, *Vocabulario*, Suppl. 1, 386, et pour *khsf*, *khsbf*, voir *ibid.*, p. 286

² Cf. E. R. A. *The Tomb of Phtah Hetep*, pl. XXXII. Le Livre de la Mort emploie les *shonit* dans le même sens de câbles avec la comparaison de rigueur entre les cordes et les tresses de cheveux des dieux ou des génies.

³ PETRIE, *Deshasheh*, pl. V.

⁴ DARESSY, *Annales* t. 1, art. cité, p. 32.

connaissons si peu. En voyant, dans certaines manœuvres des scènes dites «joutes de marinier» le mot *khesbouf* employé pour *écarter*, je songe à un équivalent de nos termes de «loffer» et de «laisser arriver» de notre manœuvre de barre. Le terme double aurait désigné la façon dont le barreur ramenait en «serrant» les deux câbles qui agissent sur les deux rames gouvernails, ou les «repousse» vers le dehors. Je n'insiste pas sur cette interprétation, et n'en retiens qu'une allusion à un acte double actionnant des cordes. Et qu'est-ce que le dieu dont le nom est «celui qui repousse (ou serre) les cordes»? Les hymnes, ou le livre des morts, nous renseignent au moins sur cette classe de désignation. Chaque objet, chaque partie d'un esquif enchanté a un esprit, un génie qui est lui-même et qui le meut tout à la fois. Ceci est connu depuis longtemps;¹ or, pour les centaines d'objets secondaires, les noms spéciaux manquaient; on se contentait alors de l'appeler un dieu, \int , et on lui ajoutait un nom descriptif de sa fonction qui l'identifiait assez.² Le livre des morts abonde en génies de cette espèce, dont les noms sont simplement un acte composé d'un verbe, de son sujet à la troisième personne, et de l'objet complément. Je renverrai simplement à l'*Index* de Budge, et spécialement aux génies dont le nom est en *khosbouf*. En somme, il y avait là une double pièce du grément, dont chacune, avec son génie, exprimait, à sa façon, la bienvenue, et contribuait à introduire le Roi auprès

¹ C'est d'ailleurs la grande ressource magique du formulaire des Pyramides. À défaut de grands dieux, à noms connus ou à fonctions assez rapprochées, on invente un génie dont le nom reproduit l'acte ou décrit la forme de l'objet, et en fait ainsi un dieu que le Roi s'assimile ou dont il se sert en roi des dieux. Ainsi au chap. LXIII (= Ounas 500 ff., Teti 318 ff.), où les engins de pêche se décomposent en une série de génies, celui des poignées du filet, des flotteurs, du couteau à fendre et à vider le poisson, etc. Tantôt ils sont figurés par le seul objet qu'ils divinisent, tantôt ils le manient et constituent, dans l'image, un personnage distinct.

² La personnification et la divinisation des barques et de leur partie a été étudiée en détail, avec textes à l'appui, dans les remarquables *Rites Egyptiens* de LEPÉBURE, p. 85-95. Cf. surtout p. 97. La comparaison des citations de ce mémoire avec les passages cités ici-même me paraît des plus concluantes.

de Ra. En combinant tous ces éléments, le texte primitif aurait été:



Ce qui donne deux versets à alternance bien symétrique avec clause retombant sur tous les deux; type fréquent dont on retrouve, dans le rituel des temples, de nombreux analogues. La structure grammaticale me semble correcte, ainsi que la cadence de ces sortes de mélopées; l'opposition consistant en un seul mot, dont chacun signifie la moitié d'une action, me paraît aussi bien conforme à la rédaction des exemples connus. Si le tout est exact, on voit ce qui s'est passé. Le rédacteur d'Ounas, par abréviation ou négligence, a sauté la première moitié, et pour faire un sens, a mis un  à la place de ; transformant ainsi les *shonitou* en sujet. Le graveur de Teti, plus correct, a suivi au début l'original; arrivé au nom du génie, il a sauté à la ligne d'en dessous, et comme le pluriel de la clause le gênait, il a mis le  en avant, l'a fait précéder de , et a pensé ainsi obtenir un sens tel quel.

Enfin, le passage où il est fait allusion à ces offrandes que l'on n'enlève pas¹ au Roi me paraît se rapporter à une

¹ Ounas:       , avec une très légère variante

dans Teti 220 Le mot se trouve plus souvent sous la forme    .

Cf. MASPERO, Recueil, III, 208 note 3. C'est probablement en ce sens qu'il faut interpréter le mot, dans le passage si mystique du CXXXVI du Livre des Morts, verset 8 (pap. de Nou), et la déesse du 7^e pylone, chap. CLVI, est celle «des abondantes provisions».

table d'offrandes servie sur le pont, et que l'on voit effectivement en avant de Râ, ou des emblèmes, sur un certain nombre de barques des papyrus.¹ Cet autel serait un des deux grands rectangles construits sur le pont des barques d'El Bershèh, et Daressy² avait déjà remarqué que cette superstructure semblait une imitation d'autel.³

Voilà ce qu'on peut tirer d'un premier examen de la phraséologie mystique de ces lambeaux de chapitres, artificiellement amalgamés; et, sans se dissimuler tout ce qu'il y a de points qui demanderaient plus ample enquête, le cérémonial qui y est décrit peut à peu près se résumer de cette façon: apparition du Roi, qui arrive vers sa demeure; passage à bord de la «grande embarcation»; présentation de l'autel avec ses provisions; accueil des Esprits de la Demeure Blanche; allusion à une Maskhonit; le roi parcourt le pont en long et en large; simulacre de la manœuvre; il désigne, en les touchant, les câbles du navire; simulacre de l'écope; prise de possession de la pièce du navire appartenant aux deux génies Qosbouf et Shadf-Shonitou. Chacun de ces gestes est ponctué d'affirmations générales: Madit connaît ou appelle le Roi; les génies, les dieux acclament. Tels, par exemple les mystérieux Hounmamit de  . Je ne serais pas surpris que même ces détails eussent dans la réalité leur traduction plastique à bord de la Madit, sous forme de fresques ou de statues.⁴ Le résultat final est:

¹ Par exemple la vignette reproduite dans BUDGE, *Gods of the Egyptians*, t. 1, p. 341.

² DARESSY, *Annales*, art. cité, p. 32.

³ De là probablement l'allusion du chap. CXXIV du Livre des Morts à ces provisions de la double barque solaire.

⁴ A la façon dont les peintures des barques royales retrouvées au Biban el Molouk reproduisent sur la coque ou sur les cloisons des cabines un certain nombre des affirmations de l'*Am-douait*, ou plutôt en assurent l'effet magique. On remarquera, au reste, que ces affirmations d'acclamations ou de gestes d'adoration, dans les formules des Pyramides, correspondent à tout autre chose qu'à de vagues développements. Celles relatives aux «Esprits» de Nakhnen ou de Bouto, par exemple, sont la mention très exacte des bas-reliefs, où ces «Esprits» forment frise ou soubassement, en levant le bras pour adorer, *hanou*. C'est exactement, en somme, la valeur indicative qu'ont, dans les inscriptions dédicatoires, les mentions que les dieux «se réjouissent» ou que les esprits «acclament». Ce ne sont pas des suppositions bienveil-

Le roi, introduit auprès de Râ, est fait maître de vie et de force.

Tout cela ressemble singulièrement à la description d'un bas-relief de temple. Il faudrait maintenant, en dernière analyse, arriver à identifier un petit groupe de noms d'apparence irréductible: Ainsi, cette »Lionne du grand lac» qui s'abaisse devant le Roi, à son arrivée devant le vaisseau, ces »Resplendissants» *Hounmamit*, qui le voient, une fois qu'il est monté sur le pont. Il faudrait placer exactement le pavillon du firmament, la *Maskhouit Sahoudit*. Je ne prétends pas arriver à une certitude, mais à une très grande probabilité. Qu'il s'agisse de parties du gréement et des figures symboliques, ou de superstructures, cela est certain, et comme il y a après tout un certain ordre logique dans la description du navire et des opérations, il y a des chances d'arriver à quelque chose. Ce passe-temps archéologique peut être séduisant. Il est vraiment long à entreprendre. Certes, tous ces termes ne présentent rien de clair, je le reconnais volontiers, et on jurerait que les rédacteurs ont cherché tous les moyens de nous dérouter en accumulant les noms mystiques d'une rame, d'un bateau ou d'un caisson. Mais il y aurait justement quelque naïveté à s'en étonner, et c'est le contraire qui eût été surprenant. Que l'on examine au Livre des Morts les noms que peuvent prendre les parties de la Barque Fée, ou les noms d'une trainasse, d'un filet de marais (ch. XCVIII et CLV par ex.); que l'on prenne dans tel bas-relief de temple que l'on voudra. Partout et toujours, ce sont des termes bourrés d'allusions à triple étage, avec alliterations à l'appui, dont on se sert pour désigner les actes ou les objets les plus simples du monde. L'art de conjurer les dieux, celui de transformer une chapelle ou un objet en un

lantes, c'est la notation d'un détail archéologique. Chaque figure, chaque détail d'un tableau était l'objet d'une courte formule d'envoi qui assurait la transformation de l'image par la formule en ce qu'on voulait qu'elle devint. La compilation des Pyramides a inséré, à mainte reprise, mais sans plus d'ordre qu'ailleurs, les assertions relatives aux décorations accessoires du panneau central des bas-reliefs.

morceau de ciel ou en un morceau de dieu eût été trop simple, en vérité, si chaque nom n'avait été que celui qui est communément usité. Le meilleur de la force de la formule était dans ces allusions à trois ou quatre détentes, qui enchainaient les *noms* les uns aux autres, et avec eux l'essence des êtres ou des choses, pour amener ainsi le tout au but final. Une partie de la Table d'offrandes des Pyramides a été étudiée à fond. Elle a révélé les mêmes procédés, et la présentation d'un oignon ou d'un pain n'est bonne que si le mot est assez torturé pour jouer en même temps l'apparence d'une autre chose, d'un autre être qu'il évoque et produit par allitération. Certes, il serait plus aisé, pour retrouver les noms communs du grément de la *Madit*, d'avoir une de ces excellentes listes en partie double, comme en donnent les Livres des Morts, dans les catalogues de noms mystiques. Une colonne eût donné les termes techniques du navire égyptien, l'autre son nom mystique. Ou bien encore, d'avoir le bas-relief qui commente le texte, comme à Abydos ou Deir el Bahri. Mais force nous est de raisonner, en le cas présent, sur des textes purs, sur des variantes et des rapprochements. Je ne sais si l'absence des noms réels constitue, cependant, une infériorité aussi grande qu'elle peut le paraître. Il existe, en un certain nombre de textes, des mots techniques qui décrivent les parties d'un char, d'un engin de pêche ou d'un navire. J'ai cru remarquer que nos connaissances étaient assez courtes et que, pour deux mots sur trois, en moyenne, l'accord était loin d'exister entre les différentes traductions; en sorte qu'une liste de plus n'éclaircirait peut-être pas beaucoup les choses, pour le débat actuel. Les assimilations resteront donc sujettes à caution, comme elles le sont ailleurs, et dans la même proportion. L'essentiel à retenir est que toute cette grandiloquence apparente cachait des choses très simples, des gestes semblables à ceux du cérémonial ordinaire du temple: des fumigations, des objets touchés et maniés; le tout sur un bateau où deux statues d'éper-

vier, encadrant un simulacre de roi, faisaient que là haut, un double de ce Roi devenait un peu du Soleil.

Marseille, Mai 1906.

George Foucart.

N.-B. Les dimensions de cet article m'obligent à l'arrêter ici. Je voudrais indiquer sommairement la suite prochaine qui lui sera donnée. Après avoir achevé de dégager le groupe des chapitres CCLIV—LVI et CCLVI—LV, et obtenu ainsi le sens définitif de ce premier groupe, j'essaierai de préciser le rôle magique du navire d'Abousir. Les autres chapitres des versions des Pyramides, où figure la Madit-Somktit seront très rapidement examinés; une partie sera rattachée au rituel du grand navire d'Abousir, l'autre restituée à des cérémonies différentes (l'ouverture des portes du sanctuaire du *Banbonou* à Héliopolis, les ablutions au «Bassin du Soleil Levant» de Matarièh, etc.).

Les quelques bas-reliefs publiés du temple lui-même seront montrés ensuite être la forme plastique correspondant à une série de formules des Pyramides qui décrivent la pêche à la senne, celle au harpon et la chasse aux oiseaux de marais. La comparaison entre les noms des localités héliopolitaines *réelles* avec les noms de la géographie mystique des Pyramides formera un troisième point. Le tout, avec l'aide des textes historiques et mis en regard des bas-reliefs des temples classiques, tendra à établir la thèse que voici: une très grande partie des textes de Saqqarah n'a rien eu de funéraire au début. Les formules décrivaient: 1° des cérémonies réelles qui se faisaient sur le territoire d'Héliopolis, dans ses cours, ses champs ou ses étangs. L'abrégé s'en fit plus tard en bas-reliefs, et se voit encore sur les murs des temples classiques. Une partie continua à se jouer au naturel jusque sous les Ptolémées (par exemple la scène de la pêche). 2° des scènes peintes ou sculptées sur les murs des sanctuaires d'Héliopolis, qui remplaçaient des actes qu'on n'accomplissait déjà plus réellement. Le tout se rapportait à un rituel de divinisation du roi

vivant. Il faisait de lui, pour cette vie terrestre, l'image même des dieux dont il venait de mimer les principaux actes légendaires, en des séries de chapelles, d'étangs, de champs, ou en des chambres, qui figuraient en abrégé leurs royaumes respectifs. L'application de ce rituel à la nouvelle existence du Roi, à sa mort terrestre, amena à en condenser un abrégé dans un temple spécialement funéraire, construit à la limite du monde vivant, à l'Occident, et aussi près que possible de l'autre monde; la géographie divine, jusqu'alors simulée en édifices épars autour d'Héliopolis, s'y abrégea en un microcosme réduit à un sanctuaire unique et à ses annexes; on en retrouve plus tard encore la donnée fondamentale en des constructions d'un plan tel que celui du «Labyrinthe» d'Howara ou celui de Medinet-Habou. Le formulaire accompagna, en ces temples funéraires, les extraits de bas-reliefs ou de processions qu'on y plaça. La tombe elle-même devint, avec sa chapelle au pied de la Pyramide, un abrégé de cet abrégé du monde. Le formulaire, toujours indispensable, y vint également. Il passa du rouleau des «khri-habi» sur les parois des corridors et des chambres sépulcrales, et fut mis ainsi à la disposition du Double royal. Il y fut gravé sans grand ordre, à la façon dont on logea, un peu plus tard, les chapitres du «Livre de la Mort» des simples particuliers sur les murs de leur caveau, ou les planches de leur sarcophage. L'innovation de cette rédaction, écrite sur pierre, au tombeau même, eut lieu sous Ounas, à ce qu'il semble bien, et coïncida avec la disparition des «temples solaires» élevés au seuil du désert. Si elle y ajouta, à ce moment, des corrections de textes la rendant plus spécialement funéraire, ou même des chapitres purement mortuaires, et en quelle proportion, c'est ce qui sera examiné aussi dans les limites de l'état provisoire de nos moyens d'enquête. L'important est de pouvoir établir, pour l'essentiel des textes des Pyramides, qu'ils n'avaient pas de but funéraire au début et qu'ils proviennent du rituel de l'intronisation du roi sur le

trône d'Égypte à Héliopolis. On voudra bien tenir compte de ce qu'un pareil exposé de quelques lignes a nécessairement de trop arrêté en la forme, et ne pas soulever, par avance, toutes les objections de détail que l'on entrevoit, à le lire sous l'apparence d'un résumé d'allure aussi absolue. L'exposé détaillé atténuera et fera la part de ce qui ne rentre pas dans ma thèse. C'est la donnée générale que je crois vraie, et je ne l'ai risquée qu'après plusieurs années de vérifications. L'avenir montrera ce qu'il y a d'excessif à en retrancher. Si je me suis hasardé à en esquisser la notice additionnelle qu'on vient de lire, c'est que l'énoncé et la discussion scientifiques prendront forcément quelque temps. Je voudrais que l'on puisse, en cours de route, avoir présent à l'esprit, le schéma général du raisonnement, et être à même de le bien suivre dans la série des argumentations de détail, de façon que l'on sache, par avance, à quelles conclusions il se propose d'aboutir.

George Foucart.

